







BN

vyl

Nf 920

R



THE SECOND

PART OF THE

FRANCOIS SECOND

PARIS, Chez la Citoyenne, Palais National, ci-devant des Arts, au Salon de Peinture, par le Bureau de la Librairie, au Salon de la Librairie, ci-devant de la Philosophie, le 1792.

PARIS, Chez la Citoyenne, Palais National, ci-devant des Arts, au Salon de Peinture, par le Bureau de la Librairie, au Salon de la Librairie, ci-devant de la Philosophie, le 1792.

PARIS, Chez la Citoyenne, Palais National, ci-devant des Arts, au Salon de Peinture, par le Bureau de la Librairie, au Salon de la Librairie, ci-devant de la Philosophie, le 1792.

1

CORRESPONDANCE
FAMILIERE ET AMICALE
DE
FRÉDÉRIC SECOND
ROI DE PRUSSE

AVEC
U. F. DE SUHM

*Conseiller intime de l'Electeur de Saxe, & son Envoyé extraor-
dinaire aux Cours de Berlin & de Pétersbourg.*

TOME PREMIER.

Avec Privilèges de S. M. l'Empereur, de S. M. le Roi de Prusse,
& de S. A. S. Mfgr. l'Electeur de Saxe.

À BASLE & LEIPZIG,
chez G. J. DECKER & FRÉDÉRIC VIEWEG l'aîné.

1787.



SUPPLÉMENT
aux
ŒUVRES
du
PHILOSOPHE
DE SANS-SOUCI,

contenant sa correspondance avec Mr. le
Conseiller de Suhm.

DEUX TOMES.

Avertissement.

J'ai comparé le manuscrit de la *Correspondance familière de Frédéric II.* &c. avec les lettres *originales*, & je l'ai trouvé exactement conforme à ces lettres; c'est d'après *cette* copie que ce Recueil a été imprimé.

A Berlin, le 1^r. Février 1787.

J. A. Schluter.

Conseiller de Guerre & Censeur
Royal.

L'éditeur croit qu'il ne peut donner de preuves plus convaincantes de l'*authenticité* de ce Recueil de lettres, qui toutes ont été écrites de la propre main du grand Frédéric, & de M. de Suhm, que par ce certificat du Censeur Royal.

La *traduction allemande* de cet ouvrage étant sous presse va paroître incessamment chez moi.

A Berlin, le 1^r. Février 1787.

Frédéric Vieweg,
l'aîné.



Avantpropos.

Nous croyons faire quelque plaisir au Lecteur, & répandre plus de jour sur cette Correspondance, en faisant connoître plus particulièrement celui que le *Grand Frédéric* honoroit dans Ses lettres de Son amitié & de Sa confiance. Nous donnerons en peu de mots une notice historique de M. de Suhm, à laquelle nous joindrons le *Portrait* qu'il a tracé lui-même du *Prince Royal de Prusse*, & qu'on a trouvé parmi ses papiers.

Ulric Frédéric de Suhm, fils de *Bur-*
chard de Suhm, Conseiller privé & En-
voyé de la Cour de Saxe en France,
naquit à Dresde le 19^e. Avril 1691.
Son père, après avoir pris un soin
particulier de sa première éducation,
l'envoya encore très jeune à Genève
pour y faire ses études; & dès qu'il
les y eut achevées, il l'appella auprès
de soi à Paris pour le former lui-même
aux affaires. C'est ainsi que son esprit
ayant acquis de bonne heure une ma-
turlité, & son caractère une solidité
peu communes, il se trouva bientôt
en état d'entrer dans la carrière de son
père. De retour à Dresde, le Feld-
Maréchal *Comte de Flemming* le plaça
aussitôt dans le département des affai-
res étrangères, & l'ayant pris en affec-
tion, ils'en fit accompagner à Vienne,
où il fut envoyé en 1718, en qualité
de Ministre Plénipotentiaire. A son re-
tour de Vienne, Mr. de Suhm fut em-

ployé dans les affaires les plus importantes, & en 1720 il fut nommé par sa Cour Ministre & Envoyé à celle de Prusse avec le titre de Conseiller intime du Roi de Pologne. S'étant rendu à Berlin avec sa famille, il y remplit ses devoirs avec beaucoup d'approbation, jusqu'en 1730, qu'il fut rappelé, vraisemblablement par des raisons de politique, ou à cause de quelques mé-intelligences qui se formèrent entre les deux Cours, & dont il fut la victime. C'est pendant ce séjour de dix ans à Berlin que Mr. de Suhm eut le bonheur de lier connoissance avec le Prince Royal de Prusse. Connoisseur & ami du mérite, comme ce Prince l'étoit, il distingua bientôt M. de Suhm de la foule, & après l'avoir engagé dans la société d'hommes célèbres & éclairés qu'il s'étoit choisie lui-même, il fût même le distinguer de tous les autres. Doué des plus douces & des

plus aimables qualités du cœur, & des agrémens de l'esprit les plus séduifans, Mr. de Suhm gagna de plus en plus l'affection de ce grand Prince; & la conformité de leur goût pour la Philosophie acheva enfin de former & de cimenter le lien de leur étroite amitié. Ce que l'on fait de sûr des particularités de leurs premières liaisons, c'est qu'ils avoient souvent ensemble, sur des matières de Philosophie, des entretiens intéressans & secrets qu'ils prolongeoient quelquefois jusque fort avant dans la nuit. On en trouvera la preuve dans la suite de cette correspondance.

Il est à regretter que les mémoires que l'on a conservés de la vie de M. de Suhm, en faisant remonter ses liaisons avec le Prince Royal jusqu'au avant l'époque de son rappel, ne nous donnent aucun éclaircissement sur la suite de ces liaisons depuis l'an 1730

jusqu'en 1736 où commença leur correspondance. On fait pourtant avec certitude que Mr. de Suhm a passé la plus grande partie de cet intervalle à Berlin.

Le Roi *Frédéric Guillaume I.* ennemi de tout ce qui portoit le nom de science & surtout de Philosophie, ne pouvoit regarder que de très mauvais œil les liaisons que le Prince Royal entretenoit avec certaines personnes qui se distinguoient par leur esprit, leur savoir, leurs principes & leurs lumières. Il est probable que Mr. de Suhm fut enveloppé dans ce nombre, & qu'on parvint à le noircir dans l'esprit du Roi, ce qui étoit d'autant plus facile qu'il passoit pour un aussi grand partisan de Wolff, que le Monarque l'étoit peu. Ce qu'il y a de certain, c'est que le Roi prit ombrage des liaisons de Mr. de Suhm avec le P. R., ce qui occasionna leur seconde sépara-

tion, circonstance à laquelle nous sommes redevables de cette correspondance, & qui doit servir à expliquer les raisons du secret & de la circonféction qu'ils étoient obligés d'y mettre.

Mais ce seroit abuser de la patience du Lecteur, que de l'arrêter plus long-tems à de minutieux détails. Ayant conduit le fil des liaisons du Prince Royal avec M. de Suhm, jusqu'à l'époque de leur correspondance, nous ne pouvons mieux faire que de l'y renvoyer.

Portrait
du Prince Royal de Prusse,

par
Mr. de Suhm.

Le 20. d'Avril 1740.

L'honneur que j'ai eu de faire souvent ma Cour au Prince Royal de Prusse, & d'avoir pû me flatter même de celui de ses bonnes grâces, peut en effet m'avoir donné quelques justes idées sur la manière de penser de ce Prince; mais je n'ai garde d'entreprendre de faire son portrait, & j'ai lieu de douter que personne y réussisse. Quand il ne seroit pas né grand Prince, ses malheurs & sa situation lui auroient appris à dissimuler ses sentimens; & c'est ce qui a fait que ceux-là se sont souvent trompés jusqu'ici, qui sur un mot ont hazardé des jugemens sur le caractère d'un Prince qui ne parle jamais sans réflexion, & qui

ne dit que ce qu'il veut bien dire. Pour ne pas tomber dans cette faute, je ne parlerai qu'en termes généraux d'un caractère qu'on peut regarder à présent comme impénétrable, & me contenterai pour aller sûrement, de parler des qualités que j'ai remarquées en lui & qui sont fondées sur les sentimens que je lui ai constamment entendu professer.

Je crois que sa plus grande passion est celle de la gloire, qu'il fait confister à agir toujours conformément à la plus exacte raison, & à écarter soigneusement de son esprit tous les préjugés, & autant que possible, à ne jamais s'en laisser prévenir.

Il est inébranlable dans ses résolutions prises après de mûres réflexions; & il a donné des preuves de sa confiance & de sa grandeur d'ame dans les tristes occasions qu'il en a eues, & dans lesquelles il ne s'est pas abandonné un moment.

Il est bon, généreux, libéral, sensible & compatissant aux malheurs d'autrui, & les injustices lui font horreur.

Dans sa grande jeunesse j'ai remarqué qu'il se plaisoit à relever les défauts & les ridicules d'autrui. Je l'ai bien trouvé changé là-dessus, & il est le premier à blâmer ceux qui sont dans ce goût-là; sur-tout il déteste la calomnie & les calomniateurs.

Je n'entrerai pas dans un plus grand détail des bonnes qualités d'un Prince qui travaille sérieusement à les acquérir toutes; ce qui m'a engagé à lui dire un jour, qu'il avoit un but où il n'atteindroit jamais, savoir la perfection; à quoi il me répondit: qu'il en étoit comme de la pierre philosophale, & que ceux qui la cherchoient étoient payés de leurs peines par beaucoup de bonnes choses qu'ils trouvoient sur leur chemin. Et comme je hasardai d'ajouter, que pourvû qu'il

conservât la moitié de tous les grands sentimens que je lui connoissois, il seroit toujours un grand Roi, il me répondit; qu'il feroit au désespoir de changer jamais de manière de penser, mais que cela ne prouvoit pas encore ce que je disois; il finit modestement par me citer le vers suivant de Voltaire:

Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.

Ce Prince se pique sur-tout d'une grande fermeté dans ses amitiés & ses attachemens; & je me souviens qu'en prenant congé de lui en dernier lieu, & lui ayant témoigné quelque inquiétude de ce que j'avois remarqué qu'une certaine personne de distinction n'étoit plus dans ses bonnes grâces, il voulut bien me rendre compte des raisons qui l'avoient engagé à l'éloigner de lui, ajoutant gracieusement, qu'il me devoit ce détail, afin de ne me laisser aucun soupçon sur la solidité de son amitié.

On a remarqué sur le Rhin, que ce Prince a beaucoup de valeur. Dans une occasion entr'autres, où il étoit allé reconnoître les lignes de Philipsbourg, suivi d'une assez grande troupe; passant à son retour par un bois fort clair, le canon des lignes l'accompagna sans cesse, & fracassa plusieurs arbres à côté de lui, sans que pour cela son cheval sortît du pas, & sans que la main qui tenoit la bride trahît en lui le moindre mouvement extraordinaire. Ceux qui y prêtoient attention, remarquèrent au contraire qu'il ne discontinuoit de parler fort tranquillement à quelques Généraux qui l'accompagnoient & qui admiroient sa contenance dans un danger avec lequel il n'avoit pas encore eu occasion de se familiariser. C'est du Prince de *Lichtenstein* que je tiens cette anecdote.

Je ne parlerai pas de son esprit ; on fait qu'il l'a fort orné par ses lectures & ses continuelles réflexions. C'est aussi ce qui lui fait aimer la conversation, dans laquelle il ne fait jamais entrer les affaires publiques dont il fait parfaite abstraction, comme de choses qui ne le regardent point encore. Ceux qui lui ont attribué des dispositions de haine ou d'amitié pour certains interets de Princes, n'ont assurément fondé leurs conjectures que sur de vaines apparences, dont ils ont tiré de fausses conséquences. Parle-t-il avec amitié d'un Prince, ils en concluent, qu'il s'armeroit pour ses interets, s'il le pouvoit. Mais c'est là un argument fort sujet à caution avec un Prince qui n'agit jamais par caprice, & qui ne veut suivre que la raison. Il me dit de même un jour, qu'il croyoit, qu'étant Roi, il pourroit fort bien faire la guerre au Prince du mon-

de que personnellement il aimeroit le plus ; & que de même il pourroit entrer dans les liaisons les plus étroites avec un Prince qui personnellement il n'aimeroit point du tout.

Pour le jugement du Prince Royal, il est d'autant plus juste , qu'il ne le précipite pas , à moins qu'il n'en puisse rendre raison sur le champ. Pour en donner un léger exemple , je me souviens qu'à un souper chez le Feldm. *Grumkau* il fut parlé du jeune Prince *Eugène* qui mourut sur le Rhin , & on agita la question , si ce Prince auroit eu avec le tems de grandes qualités & s'il seroit devenu un grand Homme ? Le Prince Royal décida que non , parce qu'il n'auroit jamais dû se faire un ami qui eut osé lui représenter la vérité.

Je crois que ce que je viens de dire suffit pour faire connoître ce Prince de la manière que je pense le connoître ; & quoique ce portrait ressem-

ble à un Eloge, je puis affûrer, que ni la tendre affection que j'ai toujours eue pour ce Prince depuis son enfance, ni la bienveillance dont il m'a honoré dans tous les tems, & dont il n'a pas même discontinué de me donner des remarques pendant mon séjour ici à Pétersbourg ne m'aveuglent point sur son sujet, & que je suis pleinement convaincu, qu'il vérifiera un jour ce que je viens de lui attribuer.

Desorte que je conclus, qu'on pourra un jour faire de très bonnes & grandes affaires avec lui en s'y prenant bien; & qu'on pourra s'en faire de très mauvaises, en s'y prenant autrement.

Lettre



Berlin le 13. Mars 1736

Lettre I.

AU

PRINCE ROYAL DE PRUSSE.

Monseigneur.

Comme j'entreprendrois sans doute l'impossible pour obéir aux ordres de *VOTRE ALTESSE ROYALE*, je ne suis pas surpris de me voir engagé à traduire une Métaphysique, quoique l'ouvrage soit assurément peu proportionné à mes forces. Mais comme le but de *V. A. R.* en m'ordonnant ce travail, n'a été que de lire en françois ce que le plus grand Philosophe de notre siècle a écrit en allemand, je me flatte de remplir *SES* vues en m'appliquant à rendre exactement les paroles de ce grand homme sans m'arrêter, ni

A



au style, ni à l'élégance. C'est ce dont je me fais un devoir de prévenir *V. A. R.* afin qu'*ELLE* n'attende pas de moi, ce dont je me sens incapable.

Je crois, *MONSEIGNEUR*, que je viens de faire une espèce de Préface. Mais comme *V. A. R.* veut faire de moi une espèce d'Auteur, il est assez naturel que je me conforme aux règles établies; trop heureux, si dans ma Traduction je néglige pas tous les devoirs d'un Traducteur. Je ferai du moins mon possible pour observer le plus essentiel, j'entends celui de la fidélité. Pour ce qui est du reste, j'en remets le soin à mon Auteur. J'ai l'honneur d'envoyer à *V. A. R.* le premier Chapitre de la Métaphysique de *Wolff*, dans lequel il prouve comment l'homme est certain qu'il existe. Or comme toute sa Métaphysique est fondée sur des preuves aussi évidentes que le sont celles de ce Chapitre, je prends la liberté de féliciter d'avance

V. A. R. de la certitude qu'*ELLE* va avoir
de la chose qui Lui importe le plus.

Quelle gloire pour notre Philosophe de
prouver l'existence de la plus belle ame
qu'il y ait dans l'Univers ! & quelle félicité
pour moi d'en être l'interprète ! Je n'en
connois point d'autre après celle-là dans ce
monde, que de me voir aux pieds de V. A. R.
de pouvoir *LUI* témoigner les sentimens
d'admiration & de respect avec lesquels je
ferai pendant toute ma vie,

De Votre Altesse Royale

le très soumis &
tout dévoué Serviteur

U. F. de Suhm.

à Rupin ce 17e. de Mars 1736.

Lettre II.

Mon cher Subm.

Vous savez que des nouvelles agréables, annoncées par des personnes que nous aimons, semblent nous faire plus de plaisir qu'elles ne nous feroient si nous les apprenions d'une bouche indifférente. Vous comprenez, ou Vous devinez sans doute, que l'assurance que me donne *Wolff* *) de l'immortalité de mon amie, (chose qui m'inté-

*) L'intéressant Auteur dont il est si souvent fait mention dans le cours de ces lettres, est le célèbre Philosophe, *Chrétien Baron de Wolff*, si connu par une foule d'ouvrages dans presque toutes les branches de la Philosophie. Il naquit à Breslau en 1669. Son Père, un Homme de Lettres, voyant de bonne heure se développer en lui le germe d'un grand esprit, l'envoya en 1699 à l'Université de Iena, pour y faire ses études.

DE FRÉDÉRIC SECOND. 9

resse infiniment & dont Vous êtes l'interprète,) doit me causer une double joie, me venant de Vous, & me valant une lettre dans laquelle Vous épuisez tout ce que la politesse a pu fournir de plus honnête & de plus obligeant. Il s'agit à présent d'y répon-

A 3

Les ayant achevées, il se rendit à Leipzig en 1708 pour y enseigner, & s'y fit connoître avantageusement par une dissertation sur la manière d'enseigner la Philosophie. Sa méthode étoit en partie empruntée de Descartes. L'Université de Halle l'ayant appelé de là à une Chaire de Mathématiques, il s'y rendit, & y enseigna plusieurs années avec un applaudissement général. Mais s'étant enfin attiré à dos la Faculté de *Théologie*, il fut obligé, par un ordre de la Cour qu'on avoit indisposée contre lui, à quitter cette Ville presque ignominieusement.

Cette flétrissure ne fit cependant qu'augmenter sa réputation, & lui attirer de plus grands honneurs. Il obtint à Marbourg une Chaire de Mathématiques & de Philosophie; fut peu après déclaré Professeur honoraire de l'Académie des Sciences de Pétersbourg; ensuite Membre de l'Académie des Sciences de Paris; & enfin Conseiller de Régence par le Roi de Suède. On lui offrit même la place de Président de l'Académie à Pétersbourg; mais il la refusa.

6 CORRESPONDANCE FAMILIERE

dre, & je ne faurois Vous dire autre chose, finon, que ce qui seroit capable de me donner une bonne idée de mon ame, c'est la vive représentation qu'elle se fait de Votre personne, & l'idée juste & avantageuse dans laquelle Vous lui êtes toujours présent. Je

Le Roi de Prusse, *Fyédéric Guillaume I.* qui vivoit encore alors, revenu des préjugés qu'on lui avoit fait concevoir contre lui, fit deux tentatives pour l'engager à revenir à Halle, mais inutilement.

Enfin après sa mort, son Successeur à la couronne *Fyédéric II.*, qui faisoit grand cas de *Wolff* & de ses ouvrages qu'il étudioit, le rapela à Halle dès les premiers jours de son règne, avec les titres de Conseiller privé, de Vice-Chancelier, & de Professeur en Droit. Il l'éleva dans la suite à la dignité de Chancelier, & l'Electeur de Bavière, pendant qu'il exerçoit le Vicariat de l'Empire, le promût à celle de Baron de l'Empire, sans que le Philosophe l'eut recherché, ni prévu. Comblé de gloire & d'estime comme il le méritoit, il mourut le 9e. Avril 1754 dans sa 76e. année.

Les principaux ouvrages de ce Philosophe, dont il y en a un très grand nombre, sont; Un Cours de Mathématiques, le plus complet que l'on ait jusqu'à présent; un Dictionnaire de Mathématiques; une Philosophie théorétique & pratique. en 23 vol. Ses Principes du Droit de la Nature & des Gens, & en-

me rappelle toutes nos conversations nocturnes, & je Vous assure que je n'ai pas perdu un petit mot de tout ce que Vous m'avez dit. Il me sembloit entendre la bouche de la Vérité dont émanoient des oracles.

Vous m'avez convaincu, persuadé, d'une manière indubitable, que je suis ; j'attends à présent de Vos soins officieux le reste de la traduction de cette admirable Métaphysique, & je Vous assure que je suis & serai toute ma vie avec toute la reconnoissance *) que mé-

A 4

fin sa Logique, ou ses Pensées sur les forces de l'Entendement humain, & sur leurs droits & leur usage dans la recherche de la vérité.

On accuse les ouvrages de *Wolff* d'être trop diffus. „ Il a noyé, dit un Auteur illustre, le Système de *Leibnitz* dans un fatras de livres, & dans un déluge de paroles. ” Ce qui caractérise principalement les Ecrits philosophiques de ce savant homme, c'est sa Méthode.

*) La fin d'une lettre est la place ordinaire des protestations qui ne signifient rien, des complimens en un mot : — des complimens dans la bouche d'un Prince héritier d'une Couronne ! dans ta bouche

§ CORRESPONDANCE FAMILIERE

rite un service aussi grand & aussi essentiel
que celui que Vous me rendez,

Mon très cher Suhm

Votre très fidèlement
affectionné & sincère ami

Frédéric.

Frédéric ! o vraiment si jamais compliment fut déplacé, c'est bien - - blasphème !! o si jamais parole fut sincère, si jamais la bonne foi d'une promesse fut humainement justifiée par la fidélité de son accomplissement, c'est bien — Qu'une voix inconnue, Grand Roi, rende ce témoignage à ta cendre — c'est bien dans ce cas - ci !

Voyez à la fin de ce recueil, la remarque qui suit la dernière lettre du Conseiller privé de Suhm, où il est détaillé de quelle manière le Roi, qui ne l'étoit, en écrivant cette lettre, encore qu'en espérance, a scellé par les témoignages les plus sensibles de sa grâce, la sincérité des protestations de reconnaissance & d'amitié qu'il réitère à M. de Suhm, on ne peut plus cordialement, dans chacune de ses lettres.

Berlin ce 21 Mars 1736.

Lettre III.

Monseigneur,

J'étois dans une grande inquiétude sur le succès du premier Chapitre de ma Traduction, craignant avec raison, que *V. A. R.* ne trouvât que je lui faisois lire de l'allemand en françois. Mais la lettre par laquelle il a plu à *V. A. R.* de me combler des témoignages de *SA* bienveillance, m'a fait voir que mon empressement à remplir *SES* volontés me tient lieu de mérite, & que *SA* pénétration aura suppléé aux défauts de ma traduction. Je ne suis donc plus en peine de mon petit ouvrage; me voilà suffisamment encouragé pour aller jusqu'au bout. La continuation que j'ai l'honneur de Vous envoyer, *MONSEIGNEUR,*

Vous témoignera le zèle avec lequel je vais y travailler.

Je me suis apperçu que l'objection des Matérialistes, qui prétendent que c'est l'orgueil des hommes qui les a séduits à s'attribuer une ame, avoit beaucoup frappé *V. A. R.* & que c'est Sa grande, Son excessive modestie, qui *LA* retenoit dans la doute. Que de difficultés ne trouvera donc pas à surmonter notre Philosophe, lorsque traitant de la Subordination des Ames, il voudra démontrer à *V. A. R.* avec tant d'évidence, la supériorité de la *SIENNE* ! Et cependant l'expérience la *LUI* prouve journellement ; & *ELLE* même en donne chaque jour les plus évidentes preuves, dans la préférence qu'*ELLE* adjuge à cette Supériorité d'ame, sur celle que lui a donné le rang & la naissance.

Je me jette aux pieds de *V. A. R.* pour *LUI* dire que je suis si pénétré des bontés

dont *ELLE* m'honore que je ne trouve aucun terme digne d'exprimer les respectueux sentimens avec lesquels je ferai jusqu'à la fin de ma vie, &c.

à Rupin ce 22e. Mars 1736.

Lettre IV.

Mon cher Subin,

Je m'acquitte de ma dette, quoiqu'un peu tard. Je Vous envoie le faumon fumé; il est tout frais, ne faisant que d'arriver du Rhin. Je souhaite qu'il parvienne de même jusques à Vienne.

Ne m'étant pas tout à fait bien porté, mon Chirurgien m'a conseillé de prendre plus de mouvement que par le passé, ce qui m'oblige d'aller à cheval, & de trotter ou de galoper tous les matins. Mais pour

ne pas changer pour cela mon genre de vie ordinaire , j'anticipe sur le sommeil afin de regagner d'un côté , ce que je perds de l'autre. J'ai pensé devenir Votre Sectateur , & me mettre à scier du bois ; *) mais le beau tems m'a fait prendre un parti différent. Ainsi prenez Vous en au soleil , si je ne Vous imite pas en cela , comme je voudrois bien le faire en toute autre chose ; étant avec une véritable estime ,

Mon cher Subm ,

Votre fidèlement
affectionné ami

Frédéric.

*) M. de Subm avoit écrit antérieurement au Prince de Prusse , qu'il s'amusoit à scier du bois dans ses momens de récréation.

Berlin le 25e. Mars 1736.

Lettre V.

Monseigneur.

J'ai reçu avec respect les ordres de *V. A. R.*, & aussitôt j'ai pris avec le B. de Demerath toutes les mesures possibles pour faire parvenir le saumon en bon état à Vienne.

Mon affliction est extrême d'apprendre que *V. A. R.* ne jouit pas d'une santé parfaite. Mais ce qui me rassure, est, que rien n'étant dans le monde sans raison suffisante je suis persuadé que Dieu n'a fait naître un Prince doué de si grandes qualités, & si porté au bien, que dans le dessein qu'il fut un jour les délices du genre humain.

Que je fais bon gré à celui qui a engagé *V. A. R.* à se donner plus de mouvement;

c'étoit bien là assurément le conseil le plus propre à rétablir *SA* santé. Mais, *MONSEIGNEUR*, n'est-ce pas éluder le conseil de *VOTRE* Esculape, que de retrancher sur *VOTRE* sommeil le tems que *VOUS* devez employer à fortifier *VOTRE* santé? Le repos du sommeil est aussi nécessaire au corps que le mouvement. Le zèle m'emporte, peut-être; mais duffe-je encourir un moment de disgrâce, je ne puis m'empêcher de dire à *V. A. R.* que l'ardeur d'acquérir des connoissances *LUI* fait oublier qu'*ELLE* se doit à de grands Peuples. Parce qu'*ELLE* ne sent aucune borne à la grandeur de *SON* ame, *ELLE* croit sans doute n'en devoir aussi mettre aucune à l'étendue de *SES* connoissances? Mais, *MONSEIGNEUR*, savez-*VOUS* bien à quoi *VOUS VOUS* jouez? A rendre inutiles les soins & les veilles de ceux qui travaillent à se rendre capables de *VOUS* être utiles un jour, pendant que *V. A. R.*

s'applique aux dépens de *SA* santé à se mettre en état de se passer d'eux.

Au nom de tous ceux qui attendent un jour leur bonheur de *VOUS*, ménagez *VO-TRE* précieuse vie!

Je suis avec le plus profond respect &c.

Sans date.

Lettre VI.

Mon cher Subm.

Après la lettre que Vous venez de m'écrire, je reconnois que Vous êtes non seulement capable de traiter les matières les plus sublimes de la philosophie, mais encore de donner un tour heureux & fin à des matières qui seroient plates dans la bouche de tout autre.

Le plomb entre vos mains se convertit en or.

Comment sur le sujet de mon indisposition, (bagatelle peu importante au reste du genre humain,) est-il possible de dire quelque chose de plus obligeant, de plus flatteur & de mieux amené, que ce que Vous me dites dans Votre lettre? Il faut avoir pour cela, comme Vous, un fond d'esprit inépuisable, une finesse infinie, & une manière de faire envisager les objets qui les fait valoir infiniment plus qu'ils ne valent en effet? Je souhaiterois pour l'amour de moi que Votre lettre contint autant de vérités qu'elle contient de choses spirituelles & jolies; & j'aurois mieux en croire Votre philosophie, & les argumens de *Wolff*, que ceux que Votre amitié & Votre support pour Vos amis, Vous suggèrent. Non, *mon cher Subm*, je suis bien loin d'être tout ce que Vous me croyez, ou que Vous me dites être! mais je sens bien que quand même tout cela seroit,

je

je ne pourrois jamais me passer de gens de votre trempe, & que je reconnoitrois toujours la lumière supérieure des astres sur les petites étoiles subordonnées. Quand on fait ce que Vous savez, & qu'un heureux génie, secondé des trésors que nous puisons dans l'étude des belles lettres, nous a élevés jusqu'au point de perfection où je Vous vois briller, alors il est bien permis de scier du bois, & de se donner du loisir. Mais quand l'on ne fait qu'entreprendre une course, l'on ne doit pas s'arrêter au premier pas, mais plutôt succomber que de ne pas atteindre au but. Ne combattez donc pas ma constance & ma fermeté, *mon cher Suhm*, car c'est sur elle que se soutient la véritable amitié que j'ai pour Vous, & à laquelle je ne renoncerais pas plus qu'au désir de me perfectionner, afin d'être pendant tout le cours de ma vie, honnête homme, ami des arts, & sur-

tout, avec une sincérité parfaite, fidelle ami
de tous mes amis.

Ainsi jugez à quel point je suis,

Mon très cher Subm

Votre très affectionné

Frédéric.

à Rupin ce 27^e. de Mars 1736.

Lettre VII.

Mon cher Subm.

C'est à Vos soins officieux que je suis en-
core redevable du second Chapitre de *Wolff*.
Sans blesser Votre modestie, & en me resser-
rant dans les limites les plus étroites de la
vérité, je peux Vous assurer que *Wolff* ne
perd rien en passant par Vos mains; & je
trouve que Vous Vous acquittez avec tout

le succès possible d'une entreprise aussi noble que difficile.

Enfin je commence à appercevoir l'aurore d'un jour qui ne brille pas encore tout à fait à mes yeux; & je vois qu'il est dans la possibilité des Êtres, que j'aie une ame, & que même elle soit immortelle. Monsieur Achard *) m'envoie un grand raisonnement sur cette matière, qui doit servir de supplément aux sermons qu'il nous a faits cet hiver; & il me demande de lui faire voir les endroits de son raisonnement que je trouverai les plus foibles. Mais je m'en garderai bien; car quoique la plupart des raisons qu'il m'allègue, soient des sophismes plutôt que des argumens, je ne m'ingérerai pas à entrer en lice avec des personnes qui ont étudié,

B 2

*) Antoine Achard, Pasteur de l'Eglise françoise de Berlin & Conseiller du Consistoire Supérieur, grand Orateur, dont on a deux Volumes de Sermons. Il est mort le 5e. Mai 1772.

& qui en favent infiniment plus que moi; je m'en tiens à *Wolff*; & pourvû qu'il me prouve bien, que mon Être indivisible est immortel, je serai content & tranquille.

Le profit que Vous pouvez tirer de Vos peines, *mon cher Subm*, est qu'au lieu que la véritable amitié que j'ai pour Vous finiroit avec ma vie, elle restera immortelle comme mon ame; & que cette ame se sentant, après Dieu, redevable à Vous seul de son existence, ne manquera jamais de Vous donner des marques d'une amitié fondée sur l'estime, l'inclination, & la reconnoissance parfaite avec laquelle je suis,

*Mon cher Diaphane *)*

Votre très fidèlement
affectionné ami

Frédéric.

*) C'est là un nom amical que le *Prince de Prusse* donnoit à *Mr. de Subm*, comme un gage de leur intimité, & qu'il lui a conservé jusqu'à la fin de sa

Berlin ce 30e. Mars 1736.

Lettre VIII.

Monseigneur.

Il me tarde de me voir aux pieds de V. A. R. pour LUI témoigner une foible partie des sentimens dont m'a pénétré SA dernière lettre. Quel prix de mon obéissance! & combien l'immortalité de mon ame ne m'en devient-elle pas plus chère, depuis l'assurance que V. A. R. vient de me donner! Quelle noblesse de sentimens! Quelle élévation! VOUS êtes assurément le premier

B 3

vic. Tout ce que l'on fait des circonstances qui peuvent avoir occasionné le choix de ce nom, ne sont que de simples conjectures. Le sens du mot *Diaphane*, répond au sens propre du mot allemand qui sert de titre aux Princes; mais il y a plus d'apparence, que c'est ici une allusion à cette candeur & sincérité du coeur, que les allemands nomment *Offenberzigkeit*.

Prince, que dis-je ? *VOUS* êtes le premier homme, qui non content de faire du bien dans ce monde, ne pense trouver dans l'immortalité de son ame, qu'une raison d'en faire éternellement ! Quelle preuve invincible des récompenses après cette vie n'est pas à mes yeux ce sentiment de *VOTRE* belle ame ! Car que ne doit-on pas attendre du Créateur qui prit plaisir à l'y imprimer ?

J'ose espérer, *MONSEIGNEUR*, que *VOUS* aurez pardonné, au vif intérêt que je prends à *VOTRE* fanté, les représentations que j'ai pris la liberté de *VOUS* faire ; & je me flatte que *VOUS* avez trop bonne opinion de moi pour me croire capable de combattre *VOTRE* amour pour les Sciences, passion louable dans tout homme, & adorable dans un grand Prince. Non, *MONSEIGNEUR*, je n'ai voulu combattre que cet excès d'amour pour elles qui *VOUS*

porte souvent à retrancher de *VOTRE* sommeil une trop grande partie, pour que *VO-
TRE* santé ne doive pas tôt ou tard s'en ressentir.

Pour prix des vœux que je fais sans cesse pour une aussi longue & aussi glorieuse vie de *V. A. R.* que *SES* vertus la Lui méritent déjà, permettez, *MONSEIGNEUR*, que je prenne au pied de la lettre les assurances que *VOUS* daignez me donner de *VOS* bonnes grâces.

J'ai l'honneur de Vous envoyer la continuation de *Wolff* jusqu'au paragraphe 75, c. a. d. jusqu'à celui où notre Philosophe commence à parler des Êtres simples.

Je suis avec le plus profond respect, &c.

Lubben *) le 17^e. Avril 1736.

Lettre IX.

Monseigneur.

J'ai été obligé malgré moi de m'arrêter encore quelques jours à Berlin ; mais je n'ai pas lieu de m'en repentir puisque j'ai eu occasion de lire un postscript pour le Diaphane qui l'a mis au comble de la joie en lui apprenant que son divin Prince a bien voulu l'assurer qu'il pense à lui. Rien ne pouvoit venir plus à propos pour soulager l'ennui mortel qu'il ressent d'être absent du Prince adorable pour qui seul il vit & respire.

Le Comte d'*Alban* m'a fait savoir par le B. *Demerath* que le faumon est arrivé en

*) Petit endroit près de Berlin où Mr. de *Subm* s'étoit retiré afin de pouvoir sans distraction travailler à la traduction de la Métaphysique de *Wolff*, que le Prince de *Pruſſe* l'avoit engagé à faire pour Lui.

même tems que lui, fort à propos, le Vendredi saint, & que le Duc de Lorraine *) remerciera lui-même V. A. R. de cette attention à laquelle il a témoigné être très sensible.

Auffitôt que je fus arrivé ici, je repris Wolff; & j'ai l'honneur d'en envoyer à V. A. R. la continuation. C'est depuis le paragraphe 75 jusqu'au 90e. J'ai mieux aimé envoyer peu cette fois, que de man-

B 5

*) Le Duc de Lorraine dont il s'agit ici, est le Duc François, plus connu dans la suite comme Empereur, sous le nom de François premier. Le Prince de Prusse avoit fait sa connoissance personnelle lors de ses fiançailles avec la Princesse Elisabeth Christine de Brunswick-Bevern, auxquelles le Duc François avoit assisté à Berlin le 10e. Mars 1732. Lors de l'envoi du faumon dont il est fait mention dans la lettre ci-dessus, le Duc de Lorraine se trouvoit à Vienne à l'occasion de la paix & de l'échange de la Lorraine que le Roi Stanislas devoit recevoir, contre le Grand-Duché de Toscane qui devoit être assuré au Duc de Lorraine après la mort du Grand-Duc Jean Gaston, dernier Prince de la Maison de Médicis.

quer une poſſe. Mais ce peu mérite beaucoup d'attention, & fera, je m'afſure, trouvé digne des réflexions de *V. A. R.*

Oferois-je, *MONSEIGNEUR*, Vous faire part d'une découverte que je crois avoir faite dans mon petit travail ? Je crois m'être apperçu que la langue allemande eſt plus propre aux raifonnemens métaphyſiques & abstraits, que la françoife. Les raifons qui me l'ont fait juger, ſont : premièrement, que la langue allemande eſt plus riche en mots, & ſecondement, qu'elle n'eſt pas auſſi ſujette aux ambiguïtés que la langue françoife ; ce qui la rend propre à exprimer chaque penſée avec plus de précision & de netteté, & par conſéquent avec plus de force. Je ſens fort bien toute la hardieſſe d'une telle aſſertion, mais ſachant combien *V. A. R.* eſt prompt & facile à ſe rendre à de bonnes raifons, pourquoi craindrois-je d'en avancer ? & pourquoi ne me

permettroit- *ELLE* pas de m'élever jusqu'à
L'imiter en cela , en me laissant frapper par
des raisons frappantes. Il est vrai que je
puis me tromper , en attribuant à la langue
françoise des défauts que je ne devois cher-
cher que dans moi-même ; c'est aussi ce qui
m'a fait prendre la précaution de mettre à
la marge les mots allemands que je n'ai pas
cru pouvoir rendre assez bien en françois ;
laissant à la pénétration de *V. A. R.* le soin
de suppléer à l'imperfection de mon tra-
vail.

J'ai l'honneur d'être avec le plus parfait
dévouement & le plus profond respect, &c.

à *Rupin* ce 14^e. d'*Avril* 1736.

Lettre X.

Mon cher Diaphane.

Comment pourrai-je assez Vous remercier de toutes les peines que Vous Vous donnez pour l'amour de moi. Je Vous assure que j'en suis reconnoissant autant qu'on peut l'être. Me voilà donc à la fin parvenu, par Vos soins, jusques à cet Être simple ou indivisible. Je suis charmé de la force du raisonnement de *Wolff*; & à présent que je commence à me styler sur sa manière de raisonner, j'en découvre la force & la beauté.

Sans blesser Votre modestie, & sans léser la vérité, je peux Vous assurer que j'ai trouvé Votre traduction excellente; car j'avoue que la curiosité que j'ai eue de voir l'origi-

nal allemand de la Métaphysique de *Wolff*, me l'a fait comparer avec ce que Vous avez eu la bonté de m'en traduire ; mais je ne trouve en aucun endroit qu'il ait perdu , en passant par Vos mains. J'avoue que Vous pouvez me persuader , (Vous en avez le don) que la langue allemande a ses beautés & son énergie , mais Vous ne me persuaderez jamais qu'elle soit aussi agréable que la françoise. Et quand même Vous en viendriez à bout , j'aurai toujours une raison bien forte , & suffisante à mon avis pour Vous faire comprendre que je lis l'ouvrage de *Wolff* plus volontiers en françois ; c'est que la traduction est toujours accompagnée de Vos lettres , & que je suis charmé quand je vois quelque production d'un esprit que j'aime & que j'estime également.

Oui , *mon cher Subm* , sans Vous faire un mauvais compliment , je Vous assure que je trouve tant de charmes dans Votre esprit,

& dans Votre entretien , que si désormais Vous alliez Vous résoudre à ne parler & à n'écrire qu'en Chinois, je ferois homme à l'apprendre pour profiter de Votre conversation, & pour Vous faire voir qu'il n'y a pas de langue au monde à laquelle je ne m'applicasse afin de Vous y exprimer avec plus d'énergie tous les cas que je fais de Vous, & de la véritable estime avec laquelle je suis,

Mon très cher Diaphane

Votre très fidèlement
affectionné ami,

Frédéric.

Lubben ce 18e. Avril 1736.

Lettre XI.

Monseigneur.

Je viens de recevoir une lettre du Comte d'*Althan* du 6e. de ce mois, par laquelle il me mande qu'il a présenté au Duc son Maître le faumon dont il avoit été chargé; & que ce Prince a eu une véritable joie de voir cette attention de *V. A. R.* pour Lui, la regardant comme une marque de la continuation de *SON* amitié, qui Lui étoit d'autant plus chère qu'il en connoissoit tout le prix; qu'il fouhaitoit que je témoignasse à *V. A. R.* dans toutes les occasions Son désir de la cultiver pour la rendre éternelle; & que je travaillasse à resserrer de plus en plus une liaison que Lui-même chercheroit à entretenir par tous les soins imaginables.

Quelle flatteuse commission pour moi, *MONSEIGNEUR*, si *VOUS* daignez l'agréer. Rien ne pourroit m'arriver de plus heureux que d'être l'interprète des sentimens d'amitié de deux grands Princes, dont les intérêts futurs d'Etat & de gloire pourront peut-être un jour en tirer les plus grands avantages.

Je me flatte que *V. A. R.* est persuadée que je m'y sens animé par l'inviolable & religieux attachement que j'aurai toute ma vie pour *ELLE*; n'y ayant point d'idée d'un dévouement plus entier que celui avec lequel j'ai l'honneur d'être très respectueusement, &c.

Lettre

Lubben ce 20e. Avril 1736.

Lettre XII.

J'ai l'honneur d'envoyer à *V. A. R.* la suite de mon ouvrage jusqu'au paragraphe 115e. La matière commence à devenir fort intéressante, & il m'en tarde de voir la fin du Dictionnaire de *Wolff*, c'est ainsi que j'appelle l'explication qu'il donne des mots, & qui est absolument nécessaire pour l'intelligence des choses; enforte que dans la suite on se trouve amplement dédommagé de la peine qu'on s'est donnée pour apprendre cette espèce de nouvelle langue.

V. A. R. agréera que, pour l'amuser un instant, je lui fasse part d'une aventure héroï-comique-amoureuse qui s'est passée dernièrement ici.

Le Capitaine du Château de Lubben est un certain *Tritschler*, bon homme, Pere de

quatre filles , dont l'ainée , quoique riche-
ment laide , a brillé il y a plus de 20 ans
à Dresde dans tous les bals masqués , par
sa belle taille & par sa danse. On dit aussi
il est vrai qu'elle avoit la mortification d'en-
tendre cesser les éloges dès qu'elle se démas-
quoit. Il y a longtems qu'elle ne danse plus,
& ce n'est pas elle non plus qui a aidé à
jouer le Roman. Les deux sœurs suivan-
tes ont , selon toute apparence , renoncé à
faire parler des effets de leurs charmes.
Reste donc la cadette qui est l'Héroïne. C'est
une blonde , qui n'est pas mal ; grande ,
assez bien faite , chantant & jouant du Cla-
vecin. Son Pere , pour lui donner occa-
sion d'exercer ses talens a souvent de petits
concerts chez lui , où assistent ceux qui fré-
quentent sa maison , & ceux qui s'y font
présenter. Un Gentilhomme nommé *Hacke*
qui a servi quelques années , & quitté en-
suite comme Lieutenant , demeurant à quel-

ques lieues d'ici sur une terre fort endettée, est venu ces jours passés dans cette ville, & s'est fait introduire au château par un Officier de la garnison. Il est vrai qu'on prétend que le concert étoit fort complet, & que la belle s'y surpassa; je veux croire aussi que le cavalier s'étoit mis de son mieux, & que la belle avoit son beau jour; mais cependant, o amour! que ton pouvoir est grand! Se voir pour la première fois & s'aimer éperdûment, n'est pour eux qu'une même chose. La fin du concert n'a pas plutôt soulagé l'impatience de l'amant, qu'il se lève, fait la révérence au Pere, & lui demande sa divine fille en mariage. Le Pere y consent, appelle sa fille, lui propose la chose, & trouve une obéissance digne d'Iphigénie. Le bon homme met la main de sa fille dans celle de son amant, & après avoir satisfait aux ordres de l'amour, il songe à faire connoissance avec son gendre, lui de-

mande son nom , son état , & tout ce qui s'enfuit. A quoi celui-ci ayant répondu , tous paroissent satisfaits , & peu de jours après la sérieuse cérémonie unit à jamais le couple fortuné.

Voilà vraiment un sujet de Roman à désespérer la plus riche imagination.

Agréez , *MONSEIGNEUR* , l'assurance de mon profond respect , &c.

à *Rupin* ce 17^e. d'Avril 1736.

Lettre XIII.

Mon cher Diaphane.

Je viens de recevoir à la fois deux de Vos lettres , qui m'ont fait tout le plaisir du monde. Si le service de Mars ne m'occupoit entièrement , j'aurois répondu à chacune à part , & d'un style non laconique ; mais je Vous assure qu'à peine ai-je le tems de boire & de manger.

Je ne m'attendois affurément pas que le fâumon que j'ai envoyé au Duc de Lorraine lui feroit auffi agréable qu'il le lui a été. Je regarde le plaisir qu'il lui a fait comme une marque de l'amitié qu'il a pour moi ; car l'amitié rend agréables des bagatelles quand elles viennent de la part des perfonnes que nous aimons. Le Duc n'auroit pu choifir un organe qui me fut plus agréable que celui de Diaphane, car Vous savez combien je Vous aime & Vous estime ; auffi ne devez Vous pas Vous étonner du plaisir que j'ai à recevoir de Vos nouvelles.

J'étudie *Wolf* avec une très grande application, & je me forme de plus en plus à fa manière de raifonner qui est très profonde & très juſte. La propoſition de la raifon ſuffifante, & celle de la différence des Êtres ſimples & compoſés, font, à mon avis, celles qu'il faut le plus s'imprimer quand on veut bien comprendre la fuite de fa Mé-

taphysique ; & ce sont aussi les deux propositions que je relis tous les jours plus d'une fois, pour les bien imprimer dans la mémoire.

A ce que je vois, l'amour exerce son empire à Lübben comme à Troie, en Sicile, ou à Anet. Quels miracles ne fait-il pas tous les jours ! Il n'y a pas jusques à Rupin où il ne fasse sentir son influence ; nous en avons des exemples ici, mais le tems ne me permet pas de Vous entretenir là dessus. L'on m'appelle, & j'entends déjà la voix de 600 hommes qui veulent être exercés. Il faut m'y rendre pour les dépêcher le plus vite qu'il me sera possible,

Cependant, crainte que notre amitié n'en souffre, permettez-moi de Vous assurer auparavant de la parfaite estime avec laquelle je suis,

Mon très cher Diaphane

Votre très affectionné
& fidèle ami,

Frédéric.

à *Rupin*, ce 6e. Mai 1736.

Lettre XIV.

Mon cher Diaphane.

Jamais Tantale n'a tant souffert dans le fleuve dont il ne pouvoit boire les eaux, que moi d'avoir reçu Vos cahiers de *Wolff* & de ne pouvoir les lire. Tous les incidens, & tous les fâcheux du monde, se font, je crois, donné le mot pour m'en empêcher. Un voyage à Potsdam, des exercices quotidiens, & l'arrivée de mon frère en compagnie des Srs. de *Hache* & de *Rittberg*, m'en ont empêché.

Imaginez Vous, mon cher *Diaphane*, je vois débarquer cette caravane sans penser à rien; & ces Messieurs me pesant sur les épaules comme tout, ne me quittent pas d'un pied, pour me faire, je crois, donner à tous les Diables. Un discours de tailles,

de mesures, de pieds, est bientôt épuisé; voilà qui est fini, & je me vois à sec, comme Boileau *) *aux bords du Leck*. Que faire? je me suis avisé, à ce qu'il me paroît fort à propos, de les mener dans mon jardin que j'ai fait illuminer entièrement, de même que le Temple. J'ai fait jouer un petit feu d'artifice, & du reste je les ai régalez du mieux que j'ai pu. Comme ce sont des personnes qui font beaucoup plus de cas des Êtres composés que des Êtres simples, qu'ils ne connoissent pas; ou, pour parler plus intelligiblement, qu'ils ont plus de notions de leurs estomacs que de leurs esprits, je les ai mis sur le chapitre de la philosophie de *Duval* **) qui a fait merveilles, & leur a bourré la bedaine, au *non plus*. Je me suis lassé de les

*) Ce passage fait allusion aux deux vers de Boileau de sa seconde Epître au Roi Louis XIV.

*Et par tout sur le Wahl, ainsi que sur le Leck,
Le vers est en déroute, & le Poëte à sec.*

Voyez Oeuvres diverses de Boileau, Epit. IV. au Roi,

**) Alors cuisinier du Prince de Prusse.

voir manger, & j'aurois volontiers jeûné deux jours, si j'avois pu avoir le plaisir de m'entretenir pendant tout ce tems avec mon cher *Diaphane*. Vous savez le cas que je fais de lui, & que je fais, comme on ne le fauroit être davantage, avec une parfaite estime,

Mon cher Diaphane

Votre très fidèlement affectionné ami

Frédéric.

à Berlin, ce - je ne sais lequel - de Mai 1736.

Lettre XV.

Mon cher Diaphane.

Si le Dieu *Mars* avoit résolu de me faire faire divorce avec les Muses, il n'auroit certes pu mieux s'y prendre qu'il ne l'a fait. Une succession continuelle d'occupations puériles nous tient ici, depuis la pointe du jour jusqu'au coucher du soleil, dans une continuelle action. C'est à elle que Vous devez Vous en prendre de ce que je ne Vous ai

pas répondu plutôt. Je profite d'un moment de relâche, pour Vous remercier des peines infinies que Vous Vous donnez dans la traduction de *Wolff*. J'ai trouvé le moyen d'en lire & relire par reprises les derniers cahiers que Vous m'avez envoyés. Je commence à me faire à sa manière de raisonner, & je suis à présent beaucoup plus au fait de ses propositions, que je ne l'étois il y a quelques mois. Et la preuve que je comprends fort bien son principe de contradiction, c'est que je sens que Vous estimant une fois au point que Vous savez, je ne puis absolument Vous estimer moins; ou, pour parler plus intelligiblement, c'est que connoissant toute l'étendue de Votre mérite, je ne saurois que Vous estimer de tout mon cœur, étant,

Mon cher Diaphane,

Votre très fidèlement affectionné ami

Frédéric.

*) On a supprimé ici quelques lettres peu intéressantes de Mr. *Subis*, dans lesquelles il annonçoit différens envois de la suite de sa traduction.

à Berlin ce 28^e. de Mai 1736.

Lettre XVI.

Mon très cher Diaphane.

Je Vous fais mille & mille remerciemens de ce que Vous m'avez envoyé la continuation de *Wolf*. Vous me procurez tant de plaisir par l'étude que j'en fais, que je ne me sens pas en état de Vous en témoigner ma reconnoissance.

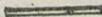
Nous nous tuons ici à force d'exercices tous les jours, & nous n'en avançons ni plus ni moins; car aujourd'hui le Régiment du *Prince Henri* a passé la revue, & après avoir fait des merveilles, le *Roi* n'en a point paru satisfait; & même il a fait éclater un air de mécontentement qui a dépité tout le public. Dites-moi la raison suffisante de sa colère. Je ne la peux trouver ni hors de lui, ni en lui; & je ne peux en attribuer la cause,

qu'à un hazard qui a produit sa mauvaife humeur, à un échauffement de bile qui lui a fait confidérer le pauvre Prince & son Régiment d'un oeil mifanthrope & hypocondre. Dieu me préferve d'un pareil fort ! Mon parti feroit bientôt pris, fi pareille chose m'arrivoit. J'attends le jour, le moment, la minute où je partirai d'ici pour m'en retourner dans mon repos, & pour jouir de la vie; j'aurai alors plus de tems qu'à présent pour Vous affurer de la parfaite & fincère estime avec laquelle je fuis,

Mon très cher Diaphane,

Votre très fidèlement
affectionné ami

Frédéric.



Lübben le 1^r. de Juin 1736.

Lettre XVII.

Monseigneur.

La dernière lettre dont *V. A. R.* m'a honoré, m'a trouvé dans un état qui me rendoit fort nécessaire un pareil encouragement à demeurer dans ce monde ; car une colique affreuse m'en avoit tout à fait dégouté. Sérieusement, *MONSEIGNEUR*, j'ai cru aller voir des yeux de l'Entendement pur, tout ce que *Wolff* nous montre avec toute la netteté dont notre perception est ici-bas capable ; & après m'être entièrement résigné aux volontés de cet Être par lequel tous les autres existent, je me suis mis à confier à un papier mes dernières pensées terrestres pour *V. A. R.* Ah que ne *LUI* disois-je pas sur la douleur que j'éprouvois en quittant ce monde avant que d'avoir pu *LUI* être aussi

utile que je le fouhaitois , avant que d'avoir pu *LUI* donner des preuves tout à fait convaincantes que mon premier, mon plus ardent désir étoit de *LUI* facrifier mon sang & ma vie ! Enfuite je faisois l'unique testament que j'avois à faire, disposant de mes enfans ; & je prenois la liberté de les léguer à *V. A. R.*

N'ayant plus rien à faire après cela, je serois mort dans la douce persuasion qu'*ELLE* n'auroit point dédaigné mon legs. Mais, *MONSEIGNEUR*, me voilà de nouveau plein de vie, de l'espérance de *VOUS* la facrifier encore ; plein du désir de trouver les occasions de pouvoir *VOUS* faire connoître mon respectueux attachement, & celui de mes enfans pour *VOTRE* sacrée personne ; de *VOUS* faire connoître en un mot à quel point tout mon sang *VOUS* est dévoué.

V. A. R. daignera me pardonner que je ne Lui envoie pas cette fois autant d'ouvrage qu'à l'ordinaire ; une grande foiblesse qui me

reste encore, m'a fait aller doucement dans mon travail. Mais je réparerai ce petit retard en redoublant d'efforts & de zèle, sachant bien que c'est là le seul moyen par lequel je puis me donner auprès de *V. A. R.* quelque mérite à l'occasion de cette traduction, qui n'en aura elle-même pas d'autre que celui qu'elle reçoit de l'honneur d'être approuvée de *V. A. R.*; honneur qui lui suffit bien aussi, & qui est le seul auquel j'aspire de la rendre digne.

La manière dont *V. A. R.* veut bien me faire sentir qu'Elle entend la proposition de la Contradiction est pour moi des plus gracieuses. Et c'est par la même raison que toute l'Europe comprendra que *V. A. R.* ne peut être autre qu'*ELLE* n'est; & qu'ain-
si *ELLE* est nécessairement le plus digne Prince du monde. Elle me permettra avec toute *SA* modestie de Lui dire ceci dans le style de *Wolff* qui se pique moins de finesse

de l'élégance, que de justesse de pensée, & surtout de vérité. Je suis, &c.

à Rapin ce 6e. de Juin 1736.

Lettre XVIII.

Mon très cher Diaphane.

Quel bonheur, quand au milieu d'un orage que l'on ne connoit pas, on est endormi dans les bras de la fécurité & du repos! Voilà précisément le cas où me je suis trouvé. Quoi, mon cher *Subm*, Vos jours, qui me font d'un prix infini, ont été menacés! quoi, une mort prématurée auroit porté obstacle aux effets de ma reconnoissance, & à l'efficace de mes bonnes intentions! Non! le Ciel qui aime & qui commande les devoirs de la vertu ne m'a pas voulu ôter une occasion d'être reconnoissant. Vivez, mon cher *Subm*! vivez, puisque le Ciel le permet! vivez pour Vos amis, qui par le
véri-

véritable attachement qu'ils ont pour Vous ne pourroient soutenir l'aterrante pensée d'être séparés de Vous ! J'avoue & je comprends que Vous n'aviez à Vous attendre, au dernier période où Vous touchiez, qu'aux récompenses dont le ciel couronne la vertu ; & qu'ainsi, par rapport à Vous-même, Vous perdez plus en prolongeant Vos jours qu'en finissant Votre carrière. Mais, mon cher Suhm, n'oubliez pas la tendresse que Vous devez à un nourrisson que Vous n'avez pas encore sévré dans l'école de la philosophie. Que serois-je devenu ? car je sens que j'ai besoin de Vos yeux pour voir, & que perdant de vue mon guide, je cours risque de m'égarer. La seule pensée de Votre mort me sert d'argument pour prouver l'immortalité de l'ame ; car seroit-il possible que cet Être qui Vous meut, & qui agit avec autant de clarté, de netteté, & d'intelligence en Vous, que cet Être, dis-je, si différent de

ja matière & du corps, cette belle ame, douée de tant de vertus folides & d'agrémens, cette noble partie de Vous-même qui fait les délices de notre fociété, ne fut pas immortelle? Non certes! je le foutiendrai fur les bancs même, s'il le falloit, que quand la plus grande partie du monde feroit périffable & anéantie, Vous, *Voltaire*, *Boileau*, *Newton*, *Wolff*, & encore quelques Génies de cet ordre, doivent être immortels. Je Vous demande bien pardon de Vous dire des vérités, qui, comme je crains, choqueront Votre modestie. Mais auffi peu qu'une personne colérique est capable de vaincre le premier mouvement de la paffion qui l'emporte, auffi peu le fuis-je aujourd'hui de modérer ma joie & l'effufion de mon cœur au fujet de Votre convalefcence, & de ce que je penfe de Vous. J'ai du moins la fatisfaction de Vous l'avoir dit une bonne fois. J'aurois bien des chofes encore

à Vous dire au sujet de ce testament qui m'a pensé arracher des larmes ; l'on ne doit pas rougir de verser des pleurs en pareille occasion. L'insensibilité est le principe de l'inhumanité & de la barbarie : un cœur tendre est le fondement de la vertu.

Je Vous suis très obligé des cahiers qui accompagnent Votre lettre ; je les lirai avec d'autant plus de plaisir que c'est le premier ouvrage qu'aient produits Vos forces convalescentes. Je continue à lire *Wolff* avec la plus grande application, & je tâche de m'inculquer ses propositions le plus profondément que je puis. Il est bon de faire souvent de pareilles lectures, car elles font d'un double usage ; elles instruisent & humilient. Je ne me sens jamais plus petit qu'après avoir lu la proposition de l'Être simple. Quelle profondeur ! quelle application suivie à fonder tous les secrets de la nature entière ! à porter la clarté & la netteté où jusqu'ici il n'y eut qu'ombre & que ténèbres !

Je Vous quitte, mon cher *Subm*, partant aujourd'hui pour ma terre; ce fera pour y étudier avec plus de tranquillité, & pour jouir un peu du repos, après en avoir eu très peu pendant les revues. Je suis avec une très parfaite estime,

Mon cher Diaphane,

Votre très fidèlement
affectionné ami,

Frédéric.

Lubben ce 16e. de Juin 1736.

Lettre XIX.

Monseigneur.

Si jamais j'eus sujet de désirer avec ardeur que *Wolff* eut déjà inventé cet art de signes qu'il dit manquer aux hommes pour pouvoir exprimer leurs pensées d'une manière toute dégagée des sens, c'est bien dans cette occasion. Car comment pourrois-je avec

des mots répondre dignement à la dernière lettre dont *V. A. R.* a daigné m'honorer ? Oh, *MONSEIGNEUR*, les respectueux sentimens dont je me sens pénétré pour *VOUS*, sont si fort au-dessus de tout ce que le langage des hommes peut exprimer, que mon cœur & ma plume se révoltent à les peindre aussi froidement que je le ferois même dans les termes les plus énergiques. Que ce respectueux silence *VOUS* dise donc tout ce que je ne puis que sentir !

Quand ma vie me seroit odieuse, l'intérêt que *VOUS* daignez y prendre suffiroit pour me la rendre chère. Je reviens donc avec joie à la vie, puisque le Ciel le veut, & que *V. A. R.* le désire; mais, *MONSEIGNEUR*, souffrez que ce soit pour ne vivre désormais que pour *VOUS*; pour jouir du seul bien que j'ambitionne, celui de posséder *VOS* bonnes grâces, pour être témoin enfin de *VOS* vertus & de *VOTRE* gloire.

La continuation de *Wolff* que j'ai l'honneur d'envoyer à *V. A. R.* nous mène bien près de la fin du troisieme chapitre. Je me suis apperçu d'une faute dans le paragraphe 282 de l'envoi précédent, où le mot *Entendement* se trouve à la place de celui d'*Imagination*.

Quoique je me voie obligé d'aller à Dresde pour y attendre le retour de la Cour de Varsovie, *Wolff* & mon écritoire ne me quitteront point.

Je suis avec le plus profond respect, &c.

Dresde le 29e. Juin 1736.

Lettre XX.

Monseigneur.

Je me suis rendu ici à très petites journées ; & quoique j'eusse bien résolu de ne pas perdre du tems, & de travailler chemin faisant, je n'ai pu cependant en trouver la

commodité. Du reste je n'ai jamais fait en ma vie de voyage plus agréable & plus délicieux que celui-ci; car j'ai eu continuellement en main la dernière lettre dont *V. A. R.* m'a honoré, je l'ai lue & relue mille fois sans pouvoir m'en rassasier; & me livrant sans réserve aux douces réflexions qu'elle m'inspiroit, je suis enfin arrivé ici sans rien savoir de tout ce voyage, sinon, que j'étois parti de Lubben.

Je voudrois qu'il me fut possible de rendre compte à *V. A. R.* de toutes les réflexions que j'ai faites pendant ce tems; mais leur nombre & leur rapidité fait que je n'en ai plus qu'un souvenir confus. Je n'ai sans doute pas besoin de dire à *V. A. R.* quel en a été l'objet, & combien un objet si grand & si sublime étoit propre à élever les pensées & les sentimens de mon ame. Tout ce qui peut faire l'admiration des hommes entre si nécessairement dans l'essence de cet objet.

qu'on pourroit s'en occuper toute sa vie, sans en épuiser pour cela les sujets qu'on a de l'admirer. Cette chaine de réflexions me ramenant de tems en tems à moi-même, je me sentoits le plus heureux des mortels en songeant à l'intérêt qu'un Prince si parfait daigne me témoigner. Oui, me disois-je, quel que soit mon sort, je devrai toujours faire envie à tout le monde, aussi longtems que *V. A. R.* daignera me conserver de pareils sentimens. *VOUS* m'avez rendu la santé, *MONSEIGNEUR*, peut-être la vie; ainsi c'est à *VOUS* que je la dois, & que je fais vœu de la consacrer. Prenez possession de moi, comme d'un bien qui Vous appartient par les droits les plus sacrés! Vous m'avez doué d'une tranquillité d'ame que rien au monde n'est pas capable d'altérer, d'une fermeté que rien ne peut ébranler, & que je sens intimément que je peux maintenant être heureux en dépit du sort. La

seule chose qui puisse encore m'affliger, c'est l'éloignement dans lequel les circonstances me condamnent à vivre de *V. A. R.* *VOUS* êtes, *MONSEIGNEUR*, pour m'exprimer figurément, *VOUS* êtes mon soleil; car dès que je ne suis plus à portée d'éprouver la douce influence de Vos rayons, je sens un froid se glisser si profondément dans mon ame que rien n'est capable de la réchauffer. Aussi toutes mes pensées, toutes mes démarches tendent-elles à me ménager la liberté de pouvoir un jour venir vivre dans le doux climat que ce Soleil bienfaisant doit éclairer, & de participer à la félicité du peuple fortuné auquel il promet un Printems de bonheur perpétuel. Je me flatte même d'y réussir avec le tems, & de trouver enfin les moyens de venir couler mes derniers jours près de la merveille de notre siècle, afin de pouvoir me délecter à la contempler & à lui rendre mes sincères hommages. Voilà, *MON-*

SEIGNEUR, ce qui manque encore à ma félicité ; & je mourrois sans doute aujourd'hui sans regret, si je devois renoncer à cette douce espérance, le seul soutien de ma foible vie. Je suis, *MONSEIGNEUR*, & ferai jusqu'au tombeau, avec les sentimens du plus profond respect & du plus entier dévouement, &c.

à Berlin ce 30. de Juillet 1756.

Lettre XXI.

Mon cher Diaphane.

Je n'ai reçu qu'hier les deux paquets que Vous m'avez fait le plaisir de m'envoyer. Je Vous en remercie de tout mon cœur, en Vous assurant que je ne lis aucun cahier de Votre ouvrage sans me ressouvenir en même tems à quels devoirs la reconnoissance m'engage. J'avois déjà corrigé la faute qui se trouve dans le paragraphe 282, en substituant,

comme Vous le marquez, au mot *Entendement*, celui d'*Imagination*.

Enfin, mon cher *Subm*, l'on peut professer la philosophie à tête levée *), & sans plus craindre les foudres du Pédagogue, ni le phantôme de l'irréligion. La raison reprend l'empire qui lui est dû, & l'erreur s'en ira chercher son refuge dans les cerveaux étroits de quelques génies foibles, & dans le giron de la superstition.

J'en viens à la dernière lettre que Vous m'avez fait le plaisir de m'écrire; mais qu'en puis-je dire, sinon que l'amitié aveugle que Vous avez pour moi, Vous fait estimer un chétif mortel au-delà de son prix. Les couleurs flatteuses, avec lesquelles Vous me pei-

*) Ceci a du rapport à la justification de *Wolff* & de ses ouvrages, à laquelle le *Prince de Prusse* avoit eu beaucoup de part, ayant su, par les représentations qu'il avoit fait faire au *Roi*, qui étoit alors fort prévenu contre *Wolff* & sa Philosophie, l'engager à nommer une commission, qui reconnut pleinement l'innocence & le mérite des ouvrages de ce célèbre Philosophe.

gnez, me masquent si avantageusement, que je ne me reconnois plus. Enfin Vous prêtez l'attribut de la perfection à un Être qui en est bien éloigné, & qui remarque par-tout ce qui lui est connu de lui-même, qu'il est marqué au coin de l'humanité, aussi bien que le dernier galérien. Je passe à l'endroit de Votre lettre qui m'est le plus flatteur, & où, pour ainsi dire, Vous me donnez une hypothèque sur Votre personne. Quelle acquisition pourrois-je faire au monde qui me fut plus agréable! Que l'on m'offre tous les trésors du Pérou, je ne balance pas un moment entre le choix que je devrois faire, & je trouve en Vous un trésor qui m'est plus utile que tous ceux que la masse grossière & matérielle de ce monde pourroit offrir. Vous savez que mon cœur est incapable de se démentir, & qu'il ne se fert de ma plume que pour exprimer d'une manière figurée ses sentimens.

*Si mon cœur dans mes vers ne parle par ma plume,
Que le feu qui l'anime aussitôt le consume.*

Je pars demain pour la *Prusse*. Le voyage sera de quatre semaines, pendant lesquelles notre fameux Précepteur *Wolff* sera ma compagnie. Adieu, mon cher *Diaphane* ! Il est superflu de répéter tous les vœux pour la réussite de Vos desseins. Puisse Votre sort d'une manière inséparable être uni au mien ! Puisse-je un jour Vous témoigner ma reconnaissance autant que je le désirois ! & que chaque jour me fournisse l'occasion de Vous réitérer de vive voix les sentimens de la plus parfaite estime qui fut jamais. Je suis,

Mon cher Diaphane,

Votre très fidelle ami

Frédéric.

Au Camp de Velau ce 18e. de Juillet 1736.

Lettre XXII.

Mon cher Subm.

Malgré les fatigues du voyage, & les occupations militaires dont je suis chargé, ne croyez pas que je perde *Wolff* de vue un moment. C'est le point fixe sur lequel toute mon attention est tournée; plus je lis, plus il me donne de satisfaction. J'admire la profondeur de ce célèbre Philosophe, qui a étudié la nature comme jamais personne ne l'a fait, & qui est parvenu à pouvoir rendre raison de choses qui autrefois étoient non seulement obscures & confuses, mais encore tout à fait inintelligibles. Il me semble que j'acquiers tous les jours plus de lumières avec lui, & qu'à chaque proposition que j'étudie, il me tombe une nouvelle écaille de dessus les yeux. C'est un livre que tout le

monde devoit lire, afin d'apprendre à raisonner, & à suivre le fil, ou la liaison des idées dans la recherche de la vérité.

Nous avons un tems abominable ici. Il semble que le salpêtre & le souffre aient conspiré notre perte. Le tonnerre gronde tous les jours, & la foudre est si redoutable en ce pays, que l'on entend parler tous les jours des dégats qu'elle a faits. Voilà ce qu'il y a de plus nouveau ici; & à moins que de Vous circonstancier tous les différens malheurs qui arrivent en ces contrées, je serois fort embarrassé de quoi Vous entretenir. Adieu, mon cher! Croyez-moi avec une sincère estime,

Mon cher Subm,

Votre très fidèlement
affectionné ami

Frédéric.

Dresde le 6e. d'Août 1736.

Lettre XXIII.

Monseigneur.

La très gracieuse lettre dont *V. A. R.* m'a honoré & par laquelle *ELLE* me marquoit son départ pour la Prusse m'ayant fait suspendre l'envoi des cahiers de ma traduction, j'ai profité de cet intervalle pour parcourir ce pays afin de renouveler quelques anciennes connoissances. Qu'il est triste, *MONSEIGNEUR*, à un certain âge, d'être réduit à chercher un établissement ! Mais notre Philosophe m'apprenant que tout ce qui arrive a sa raison suffisante, & que je ne dois être surpris de rien, je me résigne en prenant le meilleur parti qui me reste à prendre, c'est-à-dire, de me conduire de façon à n'avoir jamais rien à me reprocher. J'ai connu un grand joueur de trictrac qui
après

après les coups les plus piquans , & les plus capables de désespérer , avoit coutume de dire avec le plus grand sangfroid du monde , „ Que voulez-Vous ? Cela est dans les dés. „ Effectivement a-t-on jamais raison de prendre si fort à cœur ce qui ne dépend pas de nous , ou de désirer si fortement ce qu'on ne sauroit trouver en soi-même.

Si je ne favois bien que j'écris au *Marc-Antonin* de nos jours , je ne penserois pas à l'entretenir si longtems de moi , aimant bien mieux l'entretenir de lui-même. Mais quelque plaisir que j'y trouve , *MONSEIGNEUR* , il faut bien y renoncer , puisque *VOTRE* modestie semble n'y trouver que des raisons de *VOUS* humilier davantage.

J'ai l'honneur de *VOUS* envoyer aujourd'hui une continuation de *Wolf* , espérant que cette lettre arrivera vers le retour de *V. A. R.* & désirant ardemment que ce paquet *LA* trouve en parfaite santé. Je suis , &c.

E

à *Rupin* ce 15e. d'Août 1736.

Lettre XXIV.

Mon cher Subm.

Quand je reçois Vos lettres elles sont toujours accompagnées de pièces de Votre traduction, de façon qu'il ne me reste qu'à Vous remercier sans cesse des peines que Vous Vous donnez pour moi; & c'est ce que je fais avec le plus grand plaisir du monde, me sentant charmé par la lecture des ouvrages de notre philosophe.

Me voilà de retour depuis huit jours d'un rude & désagréable voyage, qui grâce à Dieu, s'est mieux terminé qu'on ne l'auroit espéré dans le commencement.

Vous ferez sans doute surpris, peut-être étonné, mon cher *Diaphane*, de ce que je ne Vous plains pas, de voir un homme comme Vous, réduit à chercher un établisse-

ment. Ce sont les yeux de Votre Cour que je plains, qui sont fascinés au point de ne pouvoir distinguer des sujets utiles & dignes d'être employés, de ceux qui ne jouissent des privilèges de la fortune que par l'aveugle caprice de la faveur. Comment est-il bien possible, (soit dit sans Vous flatter,) qu'une personne d'autant de mérite, d'esprit, & de savoir que Vous, soit négligée, & même oubliée? Et quelle idée se peut-on faire d'une Cour où des *Subms* ne sont pas recherchés? En Vous estimant je fais mon plus grand éloge, car il faut aimer la vertu & le beau pour l'estimer.

Si je vauz, c'est par là que je vauz quelque chose.

Mais de quoi peut-il Vous servir de Vous voir appuyé de mon suffrage & de mes vœux impuissans? Ce sont des consolations qui ne mènent à aucune réalité. Il est bien certain que nous ne sommes pas les artisans

de notre fortune ; si cela étoit , chaque homme feroit heureux. Mais en revanche c'est une consolation pour nous , que le fort , par une loi immuable , amène fans cesse des changemens. Le Ciel n'est pas toujourserein ; des frimas continuels ne couvrent pas la surface de nos champs. Prenons donc , mon cher Diaphane , le tems comme il vient , & pensons qu'il faut nécessairement fournir notre carrière. Il ne dépend pas de nous de reculer dans notre chemin , & le profit le plus essentiel que nous puissions retirer de la philosophie , est de nous faire un calus pour toutes les choses extérieures , & de chercher le vrai repos & la tranquillité en nous-mêmes. Mais qu'il est facile , mon cher Diaphane , de donner ce précepte , & qu'il est difficile de le suivre. Je sens qu'un cœur rongé de chagrin , dans l'amertume de sa douleur , est peu flexible aux remontrances de la morale. Loin de condamner Vo-

tre juste déplaisir , je l'approuve d'autant plus qu'il est fondé sur la charité chrétienne , qui nous inspire de la tristesse en voyant les imperfections de notre prochain. Or avoir peu de connoissance de la vertu est une grande imperfection ; c'est pourquoi la trouvant dans Votre Maitre *), elle doit naturellement produire cet effet dans Votre ame. Vous ne pouviez me donner une marque plus certaine de Votre sincérité & de Votre amitié , qu'en m'ouvrant Votre cœur , & en me faisant connoitre toutes les circonstances dans lesquelles Vous Vous trouvez. Et sans être un Marc-Antonin , je ne désire rien tant , connoissant Vos chagrins , que d'y pouvoir porter remède. Mais malheureusement je crois avoir lieu de craindre que jamais je ne pourrai être la cause

E 3

*) *Auguste III.* Roi de Pologne , Electeur de Saxe , au service duquel *M. de Subm* se trouvoit avec le titre de Conseiller privé.

efficiente de Votre bonheur , & de Votre fortune.

Je me retire à présent dans ma chère solitude où je donnerai carrière à mes études. *Wolff*, comme Vous pouvez le croire, y tiendra son coin ; le Sieur *Rollin* aura ses heures, & le reste fera consacré aux Dieux de la tranquillité & du repos. Un certain poëte dont Vous aurez entendu parler , ou lu quelques ouvrages, *Gresset*, vient chez moi, & avec lui l'Abbé *Jordan*, *Keiserling*, *Fouquet*, & le Major *Stille*. Quelle fatalité nous sépare, mon cher *Diaphane*, & pourquoi ne pouvons nous pas voir à *Reinsberg* nos jours couler ensemble dans le sein de la vérité & de l'innocence ?

Là sous un Ciel serein, assis au pied des hêtres,
 Nous étudions *Wolff* en dépit de nos prêtres.
 Les grâces & les ris ont accès en ces lieux,
 Sans pourtant excepter aucun des autres Dieux.
 Tantôt, quand nous fentons bouillonner notre
 verve,

Nous chantons en l'honneur de Mars & de Mi-
nerve ;

Tantôt, le verre en main, nous célébrons Bachus,
Et la nuit nous payons nos tributs à Vénus.

Telle est la confession que je Vous fais de
la vie que nous menons dans ce fortuné sé-
jour où le Ciel puisse nous conserver long-
tems. Quant à ce que Vous me dites de la
philosophie de *Wolff*, Vous ferez fort éton-
né d'apprendre que son sort est celui du tems ;
& à moins que d'avoir un thermomètre de
Cour *) il est impossible de savoir en quel
crédit elle est présentement. Mais c'est de
quoi je ne m'embarasse guères ; car quand
on connoit le fonds d'incertitude & de diver-
sité qui se trouve dans le tems, l'on ne s'en-
quiert plus de la raison des choses qui n'en
ont aucune autre qu'un caprice arbitraire

E 4

*) Ceci a rapport aux persécutions de *Wolff*, qu'on avoit
cherché à noircir aux yeux de la Cour de Berlin, par
des c. lommies qui ne furent que trop écoutées pen-
dant quelque tems.

mêlé d'une opiniâtreté contradictoire. Passez-moi ces termes, je Vous en conjure, au cas que Vous trouviez que j'en dise trop. Quant à la traduction des autres ouvrages de notre philosophe, j'ai la satisfaction de Vous apprendre que sa Logique est actuellement sous presse, & que l'on va commencer à traduire sa Morale. Pour la Métaphysique, on en trouve la traduction si bonne, si correcte, & si précise, que l'on jugeroit superflu d'essayer d'en faire une autre, puisque l'on s'exposeroit ou à devenir plagiaire de Votre traduction, ou bien à en faire une autre beaucoup moins parfaite & moins exacte. Voilà le rapport que je Vous fais de l'état où se trouve chez nous la République des Lettres. Quant au mien en particulier, j'en suis peu content, étant séparé de Vous. Il me semble que je ne saurois me passer de mon cher Diaphane. Quel ravissement fera le mien, quand je Vous reverrai, & que de vive voix

je pourrai Vous réitérer les protestations de la véritable estime avec laquelle je suis,

Mon cher Diaphane,

Votre très fidèlement
affectionné ami,

Frédéric.

Dresde le 18c. d' Août 1736.

Lettre XXV.

Monseigneur.

Je viens de recevoir avec autant de joie que de respect la lettre dont il VOUS a plu de m'honorer du camp de Velau, & qui par un mésentendu a fait plusieurs détours avant que de me parvenir. Je ne suis du tout point surpris, MONSEIGNEUR, d'apprendre que les occupations militaires ne VOUS ont pas fait perdre de vue notre Philosophe, sachant bien qu'un génie aussi grand, aussi heureux, & surtout aussi actif que celui de V. A. R. fait

trouver du tems pour tout. Oui, qu'il me soit permis, *MONSEIGNEUR*, de *VOUS* le dire sans flatterie, un esprit prophétique semble me dévoiler dans l'avenir que *V. A. R.* par cette grande qualité, l'une des plus précieuses sans doute, & des plus nécessaires dont un Prince puisse être doué, fera un jour l'étonnement de l'Europe, & l'admiration de la postérité. C'est la connoissance que j'ai des grandes qualités de *VOTRE* auguste Personne, c'est la force de la conviction qui m'arrache cette prophétie; & c'est l'une de *VOS* plus belles qualités, *MONSEIGNEUR*, la plus touchante, la plus rare dans un Prince, celle qui en *VOUS* donne tant de relief à toutes les autres, c'est *VOTRE* grande modestie enfin, qui levant tous mes scrupules sur le danger d'une louange qui donnée à tout autre objet, auroit tout l'air d'une flatterie, semble même m'imposer le devoir de *VOUS* dire sans détour, *MONSEIGNEUR*,

ce que je viens de penser à *VOTRE* égard. La louange peut gâter un esprit vain & trop ambitieux, mais elle ne fait que donner plus d'énergie à une ame modeste, qui sachant s'apprécier au juste elle-même, s'élève par le sentiment de son véritable prix, même au-dessus de la flatterie.

Le jugement que *V. A. R.* porte de notre Philosophe est tout à fait juste, & tel que le méritent la profondeur & la solidité de ses raisonnemens; & quoique nous ne soyons pas encore parvenus à ce qu'il y a de plus profond & de plus intéressant pour l'homme dans sa Métaphysique, nous avons cependant déjà rencontré chemin faisant tant de belles connoissances, qu'elles seules suffisent déjà à payer largement les peines de notre entreprise.

VOUS avez raison, *MONSEIGNEUR*, de dire que toute personne qui veut apprendre à raisonner juste, devrait étudier la Mé-

taphysique de *Wolff*; mais assurément pour que tout le monde apprit à raisonner toujours juste, il ne suffiroit pas à chacun d'avoir étudié la Métaphysique du célèbre Philosophe, ni même de savoir tous ses ouvrages par cœur; car sans compter que pour apprendre à raisonner de *Wolff* il faut apporter en l'étudiant un fonds de raison & de jugement, qui est un don de la Nature & non un fruit de l'étude; il faut encore réfléchir que pour que l'homme fut toujours en état de faire usage de cette facilité & de cette justesse de raisonnement, qu'il auroit pu acquérir, il faudroit qu'il fut encore tout à fait libre des passions qui peuvent lui en ôter la liberté. Car n'est-ce pas l'ouvrage ordinaire des passions d'étouffer la voix de la Raison? Pour que la Métaphysique apprit à l'homme à raisonner toujours conséquemment, il faudroit donc sans doute qu'elle commençât par le dépouiller de ses pas-

sions. Mais, *MONSEIGNEUR*, que pensez-*VOUS* qu'il en résultat, si l'homme achetoit par le sacrifice de ses passions, l'avantage de n'écouter jamais d'autre voix que celle de la Raïson ? Si ce sont les passions qui avilissent souvent l'homme, il n'en est pas moins vrai que ce sont aussi elles qui le rendent vraiment grand, qui l'élèvent aux vertus les plus sublimes. Qu'on ôte à l'homme ses passions, adieu les grandes vertus ! Adieu les belles Actions ! Adieu les Héros ! Non ! Non ! *MONSEIGNEUR*, *V. A. R.* perdrait trop à un tel échange, ou plutôt le monde y perdrait trop par *ELLE*. Conservez donc toutes les belles, toutes les sublimes passions dont *VOTRE* grande ame est susceptible ; en les maintenant comme *VOUS* le savez si bien sous le sceptre de la Raïson, elles ne produiront jamais rien de beau & de grand, jamais rien qui ne soit digne de louange & d'admiration.

Je n'ai aujourd'hui que peu de feuilles à envoyer à *V. A. R.* Mais *ELLE* m'a fait grâce de me souhaiter un heureux succès dans mes desseins, & je m'y sens si fort encouragé par cette faveur de *V. A. R.* que je ne néglige rien pour y réussir, ce qui me prend une grande partie de mon tems. Ma plus haute espérance fera toujours que les choses tournent de manière que je puisse un jour jouir du bonheur de passer mes jours auprès de *V. A. R.* afin de pouvoir en les *LUI* consacrant, *LUI* donner des preuves aussi sincères & aussi convaincantes que je le désire, du profond respect & de l'entier dévouement, avec lequel je ferai toute ma vie &c.

à Remusberg *) ce 26e. d'Août 1736.

Lettre XXVI.

Mon cher Diaphane.

Je ne comprends pas quel démon, ou quelle mauvaise étoile peut avoir arrêté si longtemps en chemin, ma lettre datée du camp de paix. Il faut que quelque destin, jaloux du plaisir que je prens à Vous écrire, ait porté obstacle à la facilité de notre correspondance.

Vous savez donner un tour si singulier & si obligeant pour moi à toutes les choses métaphysiques qui constituent la matière ordinaire de Vos lettres, qu'il semble que la philosophie peu susceptible d'elle-même d'agrémens, revêt un air de politesse entre Vos mains. Si le célèbre *Fontenelle* a fu

*) Nom que portoit autrefois le Château de Reinsberg, à cause de l'île de Rémus.

épurer l'Astronomie *) de ce qu'elle a de pédant, Vous nous montrez comment Votre génie supérieur fait donner un tour heureux à la Métaphysique; elle devient un trafic de politesse entre Vos mains. La nature, il est vrai, devoit un génie comme *Fontenelle* à la France, mais la raison nous en devoit un comme Vous, qui nous la faites considérer d'un côté aimable qui détrompe le public des préjugés dans lesquels il est contr'elle; car son emblème est celui d'un vieillard sévère, & c'est ce qui la rend odieuse. Je m'arrête dans une aussi riche carrière, & au milieu des éloges que la vérité place dans ma bouche; Votre modestie me défend de continuer, ainsi j'en reviens à Votre lettre.

Je

*) Ceci fait sans doute allusion à l'ouvrage de *Fontenelle* sur la pluralité des Mondes. Ce petit ouvrage écrit en forme de lettres à une Marquise, est célèbre par le tour fin, délicat, enjoué & même galant que l'Auteur a su donner à l'objet qu'il y traite.

Je ne vois pas que ce seroit un grand mal que nous feroit la philosophie, en nous délivrant de cette cruelle ambition, ou de cette soif ardente des richesses, sources de guerres sanglantes qui déchirent le genre humain. Plus pauvres de quelques Héros, de combien de mortels n'aurions-nous pas été plus riches, qui ont été des victimes mercenaires de la rage & de l'ambition démesurées de leurs maitres. Ne craignons rien sur cet article, mon cher Diaphane! Dans des tems peu éclairés les *Socrates*, les *Platons*, & les *Aristotes* ont été les flambeaux qui éclairaient le monde, & le genre humain étoit pervers & livré à l'avidité de ses passions. Le Siècle où nous sommes, plus éclairé que celui-là, peut compter des *Descartes*, des *Leibnitz*, des *Newton*, des *Wolff*, gens autant supérieurs aux autres que l'âge mûr l'est sur l'enfance; & cependant nous n'avons pas à craindre que mal-

gré l'évidence & la raison , ces gens nous apprennent à préférer les choses spirituelles à celles qui frappent nos sens. Selon toutes les apparences l'on raisonnera toujours mieux dans le monde , mais la pratique n'en vaudra pas mieux pour cela.

Je reçois les cahiers que Vous m'avez envoyé , avec une véritable joie , & je Vous assure que je Vous en tiens compte. Comment , occupé comme Vous l'êtes , avez Vous encore le tems de Vous appliquer à traduire , travail rude , sec & fatigant ? Je souhaite de tout mon cœur que le succès de Vos peines réponde à la justice qu'on Vous doit. Non , il n'est pas permis que des gens comme Vous aillent quêter la fortune ; il faudroit qu'en vil esclave elle portât les chaînes du mérite , & fut obligée de le fuivre.

Mes vœux , mon cher Diaphane , répondent parfaitement aux Vôtres , si Vous me

témoignez fouhaiter de Vous trouver auprès de moi. Je peux Vous affurer que je ne délire pas moins de Vous y voir. Puiſſe le Ciel moins contraire à mes vœux qu'il ne l'a toujours été *), exaucer le plus ardent de mes fouhais! Puiſſe-t-il joindre nos deſtinées, deſorte qu'il n'y ait que la mort qui nous ſépare, & m'empêche auſſi de Vous donner des preuves de la véritable eſtime & de la ſincère amitié avec laquelle je ſuis,

Mon cher Diaphane,

Votre très fidèlement
affectionné

Frédéric.

*) Ce paſſage ſera aſſez intelligible pour tous les lec-
teurs qui ſavent tout ce que le Prince Royal de Pruſſe
Charles Frédéric eut à ſouffrir des rigneurs de ſon
Pere, le Roi de Pruſſe *Guillaume I.*

Dresde le 27^e. d'Août 1736.

Lettre XXVII.

Monseigneur.

Les inquiétudes mortelles que j'ai senties pendant que je faisois *V. A. R.* engagée dans un rude & long voyage, ne pouvoient être mieux calmée que par la précieuse lettre dont *ELLE* m'a honoré depuis son retour. Car l'assurance que *V. A. R.* jouit d'une santé parfaite, c'est-à-dire telle que mes vœux les plus ardens prient sans cesse le Ciel de la *LUI* accorder, me rassure, me tranquillise entièrement sur tous les autres évènements qui me regardent dans ce monde. Et quand par un retour sur moi-même il eut pu me rester quelque tristesse, la généreuse bonté avec laquelle *V. A. R.* daigne s'intéresser à mon sort, m'a causé une joie si pure, si vive & si parfaite, que je défie mainte-

nant le monde entier de porter atteinte à ma tranquillité. Les folides réflexions qu'il a plu à *V. A. R.* d'y ajouter, ont achevé de me rendre Stoïcien. Les raisons philosophiques se soutiennent sans doute les unes les autres, & n'ont besoin d'aucun appui étranger; cependant il m'a semblé sentir qu'elles ont plus de force dans la bouche d'un grand Prince, ou qu'au moins elles frappent davantage, peut-être parce qu'on n'est pas accoutumé à les voir partir de si haut. Il est vrai que je ne suis pas en ceci dans le cas des autres hommes, & que j'ai le bonheur de voir cette merveille de si près, que je ne devois que l'admirer sans en être frappé. Mais, *MONSEIGNEUR, VOUS* faites voir à l'Univers en *VOUS* un Prince si accompli, & d'une trempe si nouvelle, que *VOUS* devez *VOUS* attendre à ne voir cesser la surprise que *VOUS* excitez, qu'avec la vie de tous ceux dont *VOUS* allez faire les charmes & l'admiration.

La description poétique, toute vive, & toute charmante que *V. A. R.* a bien voulu me faire de *SA* retraite, a causé en moi deux effets contraires. Je sens un grand plaisir à penser qu'*ELLE* y jouit de la solitude & de la tranquillité que *SA* grande ame recherche par goût, & préfère par raison, y trouvant plus facilement la nourriture qui convient aux ames de *SA* trempe; mais je sens aussi un cuisant chagrin de n'y pouvoir passer mes jours, & partager moi-même le bonheur de ceux qui y jouissent de la présence & du précieux commerce de *V. A. R.* Non, cette épreuve est la seule que j'excepte pour mon Stoïcisme; & si l'espérance ne me soutenoit, j'y succomberois sans doute.

La Philosophie de *Wolff* est en sûreté depuis qu'elle est entrée en faveur chez *V. A. R.*; & c'est aussi, j'espère, en reconnoissance de la protection que *VOUS* daignez lui accorder, *MONSEIGNEUR*, & à *VOTRE*

exemple, qu'elle me fera grâce sur le tort que lui pourroit faire ma traduction, quel-
qu'éloge qu'il plaife à *V. A. R.* d'en faire.
Et ce qui me rassure à cet égard, c'est l'es-
pérance que les autres traductions, aux-
quelles l'on travaille maintenant, comme
je l'apprends avec grand plaisir, *LA* dédom-
mageront de tout ce que *LUI* aura fait souf-
fir la mienne.

Agréez, *MONSEIGNEUR*, les affuran-
ces de mon profond respect, & de mon par-
fait dévouement, &c.

à Remusberg ce 3^e. de Septembre 1736.

Lettre XXVIII.

Mon cher Diaphane.

Vous me marquez de la manière la plus
obligeante du monde la part que Vous pre-
nez à ma santé; aussi puis-je Vous assurer
que Vous, plus que personne, avez raison

de Vous y intéreffer. Sans emprunter un langage qui ne m'est pas naturel, (j'entends celui de la fauffeté,) je peux Vous affurer que je Vous estime infiniment; & pour Vous le faire mieux sentir je me contente de Vous dire, que mon amitié égale Votre mérite.

Il est bien naturel & bien juste que je m'intéresse vivement à ce qui Vous regarde; c'est un devoir d'ami, c'est un devoir de justice & d'équité qui veut que le bonheur soit proportionné à la grandeur de la vertu, & c'est entraîné par la sympathie que je Vous veux du bien. Vous savez, fans que j'aie besoin de Vous le répéter, que la connoissance des perfections est le premier mobile de notre plaisir dans l'amour, & dans l'amitié qui est fondée sur l'estime. Et c'est cette représentation que se fait mon ame de Vos perfections, qui est le fondement de la parfaite estime que j'ai pour Vous. C'est

elle qui fait que je m'intéresse à Votre destinée, que je fais des vœux pour Votre personne, & que je désirerois pouvoir fixer Votre bonheur. Ne me parlez plus de moi, mon cher *Diaphane*; il n'y a rien qui séduise plutôt le cœur de l'homme, que les éloges, & la louange: & je Vous crois trop de mes amis pour Vous juger capable de vouloir me plonger dans le plus ridicule de tous les vices qui puissent dégrader un mortel, dans cette vanité folle, qui lui fait prendre une idée merveilleuse de sa propre personne.

Si mes vers Vous ont donné envie de venir ici, ils ont eu tout l'effet que je m'en étois promis. Je serois ravi de Vous voir ici, & que quelque affaire dans le *Holstein* dirigeât Vos pas de ces côtés-ci; & plus ravi encore si Votre bourse étoit en état de fournir à de pareils voyages.

Je me réserve touchant *Wolff* de Vous

marquer un jour mon ample reconnoissance ;
 & j'espère que Vous serez persuadé que je
 connois toutes les peines que Vous Vous
 donnez, & que je sens toute l'étendue de
 l'obligation que j'ai à celui qui m'apprend à
 raisonner & qui rectifie & éclaire mes idées.
 Il faut espérer que l'avenir plus fécond en oc-
 casions que le passé, m'en fournira d'assez fa-
 vorables pour Vous prouver d'une manière
 indubitable, que je suis avec une parfaite
 estime,

Mon cher Diaphane,

Votre très fidèlement
 affectionné ami

Frédéric.

Dresde le 3e. de Septembre 1736.

Lettre XXIX.

Monsieur.

Il est bien au dessus de mes forces de VOUS
 exprimer tout ce que m'a fait éprouver la

gracieuse lettre dont il a plu à *V. A. R.* de m'honorer le 26^e. du mois passé ; bien au dessus de ma plume , de *VOUS* peindre avec des couleurs aussi vives que fidèles , l'attendrissement mêlé de confusion , & les sentimens de respect & de reconnoissance dont cette précieuse lettre est venu me pénétrer. Mais n'allez pas croire , *MONSEIGNEUR*, que ce qui m'a si fortement touché , soit peut-être l'éloge qu'il *VOUS* a plu de faire de ma pauvre personne. Non ! *MONSEIGNEUR*, c'est quelque chose de bien plus flatteur , de bien plus touchant pour moi ; c'est le témoignage que j'y trouve de *VOTRE* précieuse amitié , c'est l'intérêt si attendrissant que *VOUS* daignez prendre à mon fort & qui en adoucit toute la rigueur. Oui , si rien au monde est capable de me rendre vain , ce n'est sûrement pas le chétif mérite dont je puis être doué , mais c'est uniquement celui que je tire de l'estime & de la faveur dont

V. A. R. daigne m'honorer gratuitement. Il me suffit donc, *MONSEIGNEUR*, pour ma propre & entière satisfaction, d'oser espérer que *V. A. R.* ne me trouve pas indigne de *SES* bonnes grâces, & que tel que je suis *ELLE* ne dédaigne pas mes hommages, oui, si j'ose le dire, mes adorations. Car si jamais Mortel mérita d'être adoré, ce fut assurément un Prince qui comme *VOUS* réunit en lui les plus rares, les plus grandes qualités, & les plus sublimes vertus; un Prince qui comme *VOUS*, prenant pour modèle ce qu'il y eut jamais de grands hommes, & tirant de leurs caractères tout ce qui peut entrer dans celui d'un seul, travailla sincèrement à en former le sien. Ne *VOUS* offensez point, *MONSEIGNEUR*, de cette effusion de mes sentimens, qui part de la plus vive, de la plus intime conviction! mais souffrez plutôt que la vérité *VOUS* parle par ma bouche; elle ne connoit point de flatterie, & la pos-

t'érité reconnoitra un jour que c'est à elle
 seule que je rends ici hommage ! Je con-
 viens avec *VOUS, MONSEIGNEUR*, que
 la louange peut séduire & corrompre, même
 le cœur d'un Prince ; mais ce ne fera sûre-
 ment jamais celui d'un Prince qui, comme
VOUS, ne trouve dans la louange, même
 la plus séduisante, qu'un aliment à sa mo-
 destie ; ce ne fera jamais celui d'un Prince,
 qui sachant aussi bien que *VOUS* apprécier
 le vrai mérite, ne peut manquer de discerner
 la vraie louange de la fausse ; d'un Prince
 enfin qui abhorrant la duplicité des adula-
 teurs, est toujours prêt à démasquer & à con-
 fondre leur vile flatterie, toujours prêt à les
 apostropher avec la malheureuse Phèdre,

*Détestables flatteurs, présent le plus funeste,
 Que peut faire aux Rois la colère céleste !*

Oui, *MONSEIGNEUR*, un Prince tel
 que *VOUS* peut recevoir sans scrupule &
 avec une parfaite sécurité les plus flatteurs

éloges, les louanges les plus séduisantes, & même y prendre plaisir; il peut agréer le juste hommage qu'on rend à ses vertus, sans crainte d'en être ébloui; il peut même innocemment & sans aucune foiblesse, prêter une oreille calme & indulgente à une louange intéressée ou artificieuse; & c'est même là le plus grand, le plus beau triomphe de sa vertu que de la sauver au travers de tous ces écueils; c'est là le gage le plus sûr qu'il puisse donner de la grandeur de son ame, & de la solidité de ses vertus, que de s'élever au dessus des atteintes de la plus séduisante flatterie. Mais où m'entraîne l'enthousiasme de la vérité? Je dois craindre de déplaire à *V. A.* *R.* & cette crainte l'emporte même sur le plaisir d'épancher le plus délicieux sentiment de mon ame. Je me fais donc violence, & quoiqu'il m'en coûte à me taire, je n'achèterai jamais trop cher le bonheur de n'encourir jamais *SA* disgrâce, & de ne *LUI* jamais

donner lieu de douter le moins du monde de la parfaite soumission, & du profond respect avec lequel je ferai jusqu'à mon dernier soupir, &c.

à Potsdam ce 12e. de Septemb. 1736.

Lettre XXX.

Mon cher Diaphane.

Les détours & les allures que Vos lettres prennent avant que de m'être rendues, retardent toujours mes réponses. Je viens de recevoir celle du 3^e. avec l'incluse. Je crois superflu de Vous répéter les assurances de la reconnoissance que je Vous ai pour les peines que Vous Vous donnez. Par un heureux hazard j'ai été instruit que Vous souhaitiez d'avoir une montre de Paris, & par un autre hazard encore, cette montre m'est tombée entre les mains. Je Vous la remets ci-joint, mon cher *Diaphane*, & j'espère que Vous l'ac-

cepterez comme une foible marque de mon amitié. Ce ne fera pas le ministère de cette montre qui Vous apprendra ce que c'est que le tems, c'est *Wolff* qui nous l'a enseigné à tous les deux. Je Vous prie de croire, mon cher *Diaphane*, que je ne ferois rien plus ardemment que de pouvoir Vous donner des marques continuelles de mon amitié, enforte que Vous ne pussiez désormais compter d'autre époque dans Votre vie que celle de mes bienfaits.

Je ne saurois finir cette lettre sans Vous prier encore une fois bien sérieusement de ne me donner ni du grand, ni du sublime dans Vos lettres. En les lisant, je m'imagine qu'elles s'adressent à d'autres qu'à moi; & je ne me reconnois du tout point aux traits sous lesquels Vous me dépeignez. Ne voyez en moi qu'un ami sincère & Vous ne Vous tromperez jamais; mais n'exaltez pas des mérites que je n'ai pas, & qui me font rougir de ne les pas avoir.

avoir. Adieu, mon cher *Diaphane*, je suis tout à Vous.

Frédéric.

Dresde le 28e. Septembre 1736.

Lettre XXXI.

Monseigneur.

L'excès de la joie que m'a causé la gracieuse marque qu'il a plu à *V. A. R.* de me donner de *SON* souvenir & de *SON* amitié, autant par *SON* obligeante lettre du 12e. que par le charmant présent qui l'accompagnoit, ne me laisse aucune expression capable de *LUI* en témoigner dignement toute ma reconnaissance. De quels termes assez énergiques pourrois-je en effet me servir, pour exprimer une millième partie seulement du sentiment que j'éprouve. Ah je le sens, *MONSEIGNEUR*, les armes que la Philosophie nous offre contre l'excès de la douleur, sont

trop foibles contre les transports de la joie ; & moi qui fuis déjà , j'ose bien le dire , assez endurci contre les coups du fort , je me sens prêt à succomber aux atteintes de la félicité. Oui, *MONSEIGNEUR*, croyez-en la sincérité de mon cœur ! je n'exagère point ; c'est pour moi la félicité suprême sur la terre , que de penser aux généreuses fa-veurs, aux témoignages si précieux de l'amitié inestimable dont me comble le plus grand, le plus digne Prince. Et dans les transports de la joie dont mon cœur est comme enivré, quelle expression me resteroit-il, qui pût répondre à l'ardeur du sentiment dont je sens bruler mon ame ? C'est une passion ! C'est un amour ! Mon pauvre corps est trop foible pour soutenir une émotion si puissante ; trop débile pour nourrir un feu si ardent, capable de le consumer ; & le moment où mon ame calmée se trouve dans une paisible affiette, est celui où je commence à pou-

voir exprimer foiblement, comme je le fais, une ombre légère des sentimens ineffables dont mon ame étoit remplie.

Qui pourra jamais concevoir l'affection que j'ai pour cette charmante montre, gage précieux qu'il a plu à *V. A. R.* de me donner de *SON* amitié. Oui, je l'idolâtre. Cent fois le jour je prends plaisir à la faire répéter. Mais ce qui me touche si sensible-ment, ce n'est sûrement pas tant le présent en lui-même, que la manière si noble & si délicate dont il m'a été offert, & les expressions si obligeantes qui l'accompagnoient. O! *VOUS* avez là un secret, *MONSEIGNEUR*, qui aug. entera toujours à l'infini le prix de *VOS* bienfaits! Soyez persuadé, je *VOUS* en conjure, que cette montre ne marque pas une seconde qui ne soit comptée par quelque vœu de ma reconnoissance; pas une seconde qui ne surprenne en moi le désir ardent de me voir aux pieds de

V. A. R. pour lui témoigner mes adorations. Mon impatience à cet égard est à son comble, & je compte mes malheurs par les momens du triste éloignement où je me vois condamné à vivre d'*ELLE*; & si les témoignages qu'il plait à *V. A. R.* de me renouveler si souvent, de la continuation de *SES* bonnes grâces ne me foutenoient, j'y aurois déjà sans doute succombé depuis longtems. Mais je me flatte de fortir bientôt d'une si cruelle incertitude, & me console en attendant par les assurances de *SA* bienveillance. Conservez-la moi, *MONSEIGNEUR*, & mettez-y pour prix ma vie! je la tiendrai toujours prête, & m'estimerai le plus heureux des hommes de pouvoir *VOUS* la consacrer jusqu'à mon dernier soupir, & même de *VOUS* la sacrifier s'il le faut, afin de *VOUS* prouver avec quels sentimens je suis, &c.

Remusberg ce 23^e. d'Octobre 1736.

Lettre XXXII.

Mon très cher Diaphane.

Je viens de recevoir à la fois les deux lettres que Vous m'avez fait le plaisir de m'écrire ; je Vous remercie des pièces traduites de *Wolff* que Vous y avez jointes. Je ne saurois assez m'étonner de la reconnoissance que Vous me témoignez au sujet de la montre que je Vous ai envoyée. Cette petite bagatelle m'auroit été suffisamment payée par la valeur d'une ligne de Votre main. Il faut en vérité, mon cher *Diaphane*, que Vous ayez grande provision de vertus, puisque Vous en faites une si considérable dépense à l'occasion d'un rien. Si Votre reconnoissance se manifeste si efficacement à l'occasion d'une montre, d'un rien, qui tout au plus ne peut être compté que

pour une très-foible marque de mon amitié, à quoi ne doit-on pas s'attendre d'un cœur comme le Vôtre, qui fait si bien sentir & reconnoître les bienfaits ? Il y a plaisir à Vous obliger, mais cette raison n'est pas le seul motif, ou la seule raison suffisante qui m'y porte.

Je crois que Vous ne ferez pas fâché que je Vous dise deux mots de nos passe-tems champêtres ; car avec les personnes qui sont chères l'on aime à entrer jusques dans les plus petits détails. Nous avons partagé nos occupations en deux classes, dont la première est celle des utiles, & la seconde celle des agréables. Je compte au rang des utiles l'étude de la Philosophie, de l'Histoire, & des Langues ; les agréables sont la Musique, les Tragédies, & les Comédies que nous représentons, les Mascarades & les Cadeaux que nous donnons. Les occupations sérieuses ont cependant toujours la

prérogative de passer devant les autres, & j'ose Vous dire que nous ne faisons qu'un usage raisonnable des plaisirs, ne les prenant que pour délasser l'esprit & pour tempérer la morosité & la trop grande gravité philosophique, qui ne se laisse pas facilement dériver le front par les grâces.

Notre malheureuse condition d'hommes nous fait passer par un chemin fort étroit, aux deux côtés duquel il y a deux précipices que l'on nomme les *abus*. Il y a excès de sagesse, & excès de folie; le ridicule en est à peu près égal; & pour éviter les petites maisons, l'on doit être soigneux à éviter également ces deux extrêmes, mêlant le badin au sérieux, & les plaisirs à l'austérité.

Pour Vous, qui êtes à une Cour *) brillante où règne le bon goût, Vous n'avez pas besoin des antidotes que nous prenons

G 4

*) La Cour de Dresde, qui sous *Auguste III.* étoit, comme on le fait, une des plus brillantes & des plus magnifiques de l'Europe.

ici ; & la seule chose que je crois devoir
Vous recommander, c'est de prendre patience,
& de lire le chapitre de Sénèque sur le mépris
des richesses. Je souhaiterois pouvoir Vous
donner des consolations plus réelles que celles
que l'on trouve dans les livres, & que les effets
puissent seconder ma bonne volonté comme je
le désirerois, étant bien sincèrement & avec toute
l'estime imaginable,

Mon cher Diaphane,

Votre très fidèlement
affectionné ami

Frédéric.

Dresde le 24^e. Octobre 1736.

Lettre XXXIII.

Monseigneur.

Quelques embarras domestiques m'ayant mis, bien malgré moi, dans la fâcheuse nécessité d'interrompre ma traduction, j'ai eu, pour comble de déplaisir, le chagrin d'apprendre à mon retour en Ville, par une lettre de Berlin, que deux de mes paquets ont été retardés, sans que j'en puisse encore deviner la cause; j'ai aussitôt pris toutes les mesures nécessaires pour en être informé au plutôt, afin de pouvoir remédier pour la suite à cet inconvénient. Je me flatte, *MONSEIGNEUR*, que *VOUS* ne prendrez point en mauvaise part ces petites irrégularités qu'il n'a pas dépendu de moi de prévenir, & que *VOUS* voudrez bien être persuadé au contraire que rien au monde ne me tient tant à

cœur que d'exécuter avec tout le zèle & toute la promptitude possibles, les ordres dont il plaît à V. A. R. de m'honorer.

Mon Libraire en cette Ville m'a envoyé la traduction de la *Logique de Wolff*, par M. *Deschamps* *). Je l'ai aussitôt parcourue des yeux avec avidité, & elle m'a paru bonne. Je suis ensuite tombé comme par hazard sur l'Épître dédicatoire que je n'avois point d'abord

*) *Jean Deschamps*, frere cadet de celui qui est mort Pasteur à Berlin en 1785, avoit été attaché au service de l'église de Reinsberg, comme Candidat, & prêchant devant la Cour, il s'attribuoit le caractère de *Chapelain*. Le Prince Royal n'a jamais été à ses sermons. M. Deschamps ayant été disciple de *Wolff* à Marbourg, traduisit d'abord en françois sa *Logique* allemande, & cette traduction fut bien reçue du Public. Ensuite il publia un Cours entier de philosophie Wolfscienne, par lettres, adressées à un jeune Théologien de ses amis, nommé Cabrit, qui est mort en 1741, Pasteur de l'Eglise de Francfort sur l'Oder. Ces lettres finissoient ordinairement par quelques nouvelles littéraires. M. de Voltaire étant venu à Berlin en 1740, D. s'avisa de mettre à la fin d'une de ses lettres son portrait, & de représenter sa figure, comme l'une des plus laides & des plus ridicules. Le Roi irrité de cette sortie imprudente, fit jouer au Château une Comédie, dont on a cru qu'il étoit lui-

remarquée. Je ne *VOUS* le cacherai point, *MONSEIGNEUR*, mon cœur a tressailli en y voyant à la tête le nom de *V. A. R.* & un sentiment inconnu a fait bouillonner mon sang dans mes veines. Je crois, car pourquoi ne l'avouerois-je pas ingénûment, je crois que c'étoit un mouvement d'envie. Mais cette premiere impression passée, la raison a aussitôt repris son empire, & m'a aidé à étouffer un sentiment si indigne d'une personne que *VOUS* honorez de tant de bontés. Pour prix d'un aveu si plein de franchise, j'osé espérer que *V. A. R.* ensevelira à jamais dans l'oubli le souvenir de cette foiblesse, & daignera m'épargner par-là, la confusion dont

même l'Auteur. Dans une des scènes un libraire dans son magasin indiquoit les livres dont il avoit eu bon débit; ensuite faisoit voir de grandes piles de volumes entassés, disant: *c'est la philosophie de Deschamps; je la vends à l'aune.* Quand D. apprit cela, il en fut navré, se tint renfermé quelques jours, puis partit sans rien dire, alla se faire donner l'imposition des mains à Cassel, & passa de là à Londres, où il fut Pasteur de l'Eglise de la Savoie, & mourut en 1760.

le moindre mot de *SA* part sur ce sujet ne manqueroit pas de me couvrir.

J'ai donc lu cette Epitre avec le vif intérêt que m'inspire tout ce qui regarde *V. A. R.* ; & me mettant à *SA* place, c'est-à-dire, m'élevant bien loin au-dessus de moi-même par le sentiment de *SES* sublimes qualités, j'ai cru éprouver pour *ELLE* quelque embarras à cette lecture ; non que *V. A. R.* ne soit par toutes *SES* belles vertus bien au-dessus de toutes les louanges, toutes vraies quoique trop faiblement exprimées, de cette Epitre, mais parce que *SA* grande modestie refuse absolument de se reconnoître dans *SON* propre portrait, & en est même d'autant plus embarrassée, plus la peinture est fidèle. Mais ne voilà-t-il pas que sans m'en appercevoir je retombe moi-même dans la faute que *V. A. R.* m'a déjà si souvent reprochée. Pardonnez, *MONSEIGNEUR*, mon cœur seul étoit coupable ; c'est lui, c'est la vivacité de

les sentimens , qui me surprend , qui me séduit chaque fois que je viens à parler de *VOUS* ; ma volonté *VOUS* est parfaitement soumise , & ne peut *VOUS* défobéir ; mais le sentiment l'emporte. Cependant il le faut , puisque *VOUS* le voulez ; je veillerai donc sur moi-même , & m'interdirai absolument , au moins envers *VOUS* , ces douces effusions d'un cœur , trop plein de *VOTRE* auguste personne , pour ne pas aimer à s'épancher sans cesse en louanges sur *SES* belles qualités ; d'un cœur trop ingénu pour pouvoir cacher ce qu'il sent , & trop sincère pour afficher ce qu'il ne sent pas. Oui , je m'interdirez même , si *VOUS* l'ordonniez , tout langage pour *VOUS* complaire.

Il étoit fort heureux pour M. *Deschamps* , qu'il écrivit pour le Public ; car n'étant point ainsi obligé de favoir ce qui pouvoit plaire ou déplaire à *V. A. R.* il a eu un beau champ à s'étendre sur l'éloge d'un Prince dont il

avoit à louer le caractère. En vérité il m'a fait naître une envie démesurée de devenir Auteur, afin de pouvoir une bonne fois, à l'abri des droits que me donneroit ce titre, m'épancher tout librement sur un sujet dont mon cœur est si plein, & en dire à mon aise tout ce que j'en pense. Je n'ai garde cependant de m'imaginer que ma traduction me donne jamais ce privilège, quelques corrections qu'on y fit, à moins que de tout refondre. —

Je fai très bon gré à M. *Deschamps* de s'être étendu dans sa Préface sur les difficultés qu'il y a en général à traduire de l'allemand en françois; & en particulier de celles d'une traduction de la Métaphysique de *Wolff*. Si donc *V. A. R.* a déjà jetté les yeux sur cette préface, *ELLE* aura eu occasion de se persuader qu'en me chargeant de cette traduction, j'avois sans hésiter entrepris l'impossible pour *LUI* obéir.

Mais je mourrai, *MONSEIGNEUR*, dans cette disposition; & partout où mes forces ne pourront atteindre, *VOUS* connoîtrez du moins le zèle ardent, & le dévouement entier & parfait avec lequel je suis très respectueusement, & pour toute la vie, &c.

à Remusberg ce 7e. Novembre 1736.

Lettre XXXIV.

Mon cher Diaphane.

Vous n'avez pas lieu de Vous excuser d'une inexactitude à me faire tenir Vos lettres à laquelle certainement Vous n'aviez aucune part. C'étoit ma faute d'avoir pris de fausses mesures pour me les faire parvenir; & je Vous ai bien des obligations d'avoir réglé la marche de notre correspondance mieux qu'elle ne l'étoit.

Je Vous avoue, mon cher *Diaphane*, que l'Épître dédicatoire de Mr. *Deschamps* m'a

paru bien plate. Est-il permis de donner de la forte à quelqu'un de l'encensoir au milieu de la physionomie! Louer une personne que l'on dit ne point connoître, n'est-ce pas faire l'éloge d'un Héros de Roman, d'un Être imaginaire, qui n'a de réalité que dans le cerveau de l'Auteur? Passe encore si cette Epitre étoit placée à la tête d'une Tragédie ou d'un Poème épique; on pourroit en quelque forte excuser l'Auteur, en disant, qu'animé du feu de la poésie, il s'étoit laissé aller à l'illusion d'une imagination échauffée, & n'avoit pas assez écouté la raison. Mais qu'à la tête d'une Logique, le foible Traducteur fasse par son Epitre dédicatoire l'aveu qu'il ne fait pas raisonner lui-même, c'est selon moi une faute essentielle. Lorsque le Traducteur me l'envoya, je le fis remercier du bel ouvrage qu'il avoit bien voulu me dédier, mais je lui fis dire en même tems, que sensible à la bonne volonté qu'il

qu'il m'avoit témoignée dans sa dédicace, je croirois le payer d'ingratitude si je ne lui disois naturellement que je souhaiterois pour l'amour de lui qu'il eut changé l'Épître dédicatoire.

Je ne crois pas que l'on ait jamais dans une lettre autant parlé d'une dédicace que je viens de le faire ici. Le reste de l'ouvrage, autant que j'en peux juger, me paroit heureusement exécuté. Il n'avoit pas besoin de marquer dans sa préface les difficultés qu'auroit à surmonter quiconque es- sayeroit de traduire la métaphysique de *Wolff*, pour que cela fit augmenter la reconnaissance que je Vous dois pour cet ouvrage ; le plus grand prix que j'y trouve c'est le motif d'amitié pour moi qui Vous l'a fait entreprendre ; sans compter que la traduction est très fidelle & très exacte.

Nous passons ici notre vie le plus doucement & le plus agréablement qu'il soit pos-

sible. Notre compagnie est fort jolie, & nos heures assez bien partagées. Je voudrois, *mon cher Diaphane*, que Vous fussiez des nôtres; Vous couronneriez l'œuvre, & ajouteriez à nos plaisirs champêtres les charmes de l'amitié; j'aurois la satisfaction de Vous voir, de m'entretenir avec Vous & de Vous assurer de vive voix de la parfaite & sincère estime avec laquelle je suis à jamais,

Mon cher Diaphane,

Votre très fidèlement
affectionné ami

Frédéric.

Dresde le 29. Octobre 1736.

Lettre XXXV.

Monseigneur.

Quelque démon fatal à mon repos, empêchant mes paquets de VOUS parvenir, semble avoir pris à tâche de me tourmenter par la crainte que V. A. R. ne me soupçonne

de quelque refroidissement dans mon zèle à *LA* servir ; soupçon qui m'affligeroit assurément plus que quoi qui pût m'arriver au monde , sentant bien que je ne l'ai nullement mérité , & que je ne le mériterai jamais.

Dans l'instant même l'on me mande de Berlin que mon avant-dernier paquet est encore demeuré en arrière ; mais j'ai découvert la cause de ces retards , & y ai aussitôt porté remède par les mesures dont *V. A. R.* aura été instruit à la reception du dernier , qui aura , j'espère , accompagné les trois précédens.

Ma vie est très languissante depuis que je me sens de toute façon éloigné de *V. A. R.* *ELLE* m'a accoutumé à recevoir de tems en tems quelques mots de souvenir de *SA* part , & quels mots ! tous dignes d'être gravés dans le cœur d'un honnête homme , aussi profondément qu'ils le sont dans le mien. Une si douce habitude ne se perd pas sans violence ; aussi gémiss-je de me voir depuis si long-

tems privé de la seule consolation qui me reste dans ma triste situation.

J'ai beau me voir vers la fin de la Méta-physique, je n'y trouve rien qui puisse me calmer sur ce sujet. *VOUS* seul, *MONSEIGNEUR*, avez plus de pouvoir sur ma tranquillité que toute la Philosophie; & une seule lettre de *VOTRE* part, telle que *VOTRE* généreuse amitié fait *VOUS* les inspirer, suffit pour compenser dans la balance de mes destinées les plus rudes coups du fort. Une consolation me reste pourtant encore, l'espérance de me voir dans peu aux pieds de *V. A. R.* & de m'y payer des souffrances d'une si longue absence. Si j'avois pu prévoir les choses, j'y ferois déjà; & je n'aurois pas perdu à un voyage & à des sollicitations inutiles, un tems que je pouvois employer si précieusement.

En vérité la vie des hommes est trop courte pour qu'ils puissent acquérir d'assez

bonne heure, pour en pouvoir faire beaucoup d'usage, la prudence qu'il leur faudroit pour ne pas faire des démarches frivoles, & ne pas perdre leur tems. Qu'un homme seroit heureux, & qu'il se conduiroit facilement dans le monde, s'il s'avoit d'étudier les hommes & s'accoutumoit à réfléchir sur lui-même dès que la raison vient de ses puissants rayons éclairer son ame! Et si une telle habitude ne pouvoit manquer d'être d'un très grand usage à tout simple particulier, quelle utilité n'en devroit pas retirer un grand Prince dans le gouvernement de ses Etats! *V. A. R.* pourra nous en dire un jour des nouvelles, puisque du train dont *ELLE* y va *ELLE* aura plus fait de chemin dans cette étude, & aura acquis plus de lumières à trente ans, que les autres hommes ne l'ont communément fait à quatre-vingt, où il est trop tard d'en faire usage.

Daignez, *MONSEIGNEUR*, excuser cette petite digression, qui est venue si naturellement au bout de ma plume, que *VOUS* pouvez la regarder comme un effet nécessaire de l'union & de l'harmonie d'une ame toute pleine & sans cesse occupée de *VOUS*, avec un corps toujours prêt à obéir aux impressions qu'il reçoit d'elle, & toujours disposé à en exprimer les sentimens. Je regarderois même en ce moment comme le comble de la faveur, si *V. A. R.* vouloit bien y trouver une raison suffisante de se persuader intimément que c'est de cœur & d'ame, que c'est enfin absolument avec tout moi-même que je suis & veux être toute ma vie, &c.

à Remusberg ce 16e Novembre 1736.

Lettre XXXVI.

Mon cher Diaphane.

Depuis les mesures que Vous avez prises dernièrement à l'égard de notre correspondance, tout va le mieux du monde ; je reçois Vos lettres assez régulièrement, mais un peu vieilles ; & je me pique de répondre le plutôt qu'il m'est possible. Celle que l'on m'a rendue aujourd'hui est du 29e. d'Octobre. J'attribue la raison de l'avoir reçue si tard aux détours qu'elle a été obligée de faire avant que de parvenir jusques à moi. A moins que je n'aie quelque lettre indispensable à écrire en Cour, ou à des personnes délicates, à des Ministres qui prennent d'abord ombrage, & condamnent les moindres retardemens, Votre correspondance est toujours la première.

Je m'intéresse trop vivement à tout ce qui Vous regarde, pour n'être pas touché sensiblement du peu de succès qu'a eu Votre séjour à Dresde. Il m'auroit été bien doux de Vous voir chez moi: ce voyage ne Vous auroit pas non plus, à la vérité, mené à quelque chose de réel, mais Vous n'auriez pas au moins couru risque de Vous tromper en croyant venir chez un ami. Vous m'auriez trouvé ravi de Vous voir, & prêt à Vous procurer tous les agrémens que j'aurois pu. Ma maison n'est pas à la vérité un endroit où l'on puisse se divertir avec bruit; mais le repos, la tranquillité, & l'étude de la vérité, ne font-ils pas de beaucoup préférables aux bruyans & frivoles plaisirs de ce monde? Je n'ai jamais passé de jours aussi heureux que ceux que j'ai été ici. Il ne manque à mon contentement que le plaisir de Vous y voir. Si cela ne se peut, Vous ne trouverez pas mauvais que je Vous appointe à *Berlin* où je ferai sûrement au commencement de

Décembre. Et puisque notre sort ne nous permet pas de nous voir plus d'une fois tous les ans, ne me privez pas cette année de cette satisfaction, puisque si je commence la nouvelle avec Vous, ce me fera le plus heureux augure que je puisse désirer.

Il me semble que je Vous revois au coin de mon feu, que je Vous entend m'entretenir agréablement sur des sujets que nous ne comprenons pas trop tous deux, & qui cependant prennent un air de vraisemblance dans Votre bouche. *Wolff* dit sans contredit de belles & bonnes choses, mais on peut pourtant le combattre, & dèsque nous remontons aux premiers principes, il ne nous reste qu'à avouer notre ignorance. Nous vivons trop peu pour devenir fort habiles; de plus, nous n'avons pas assez de capacité pour approfondir les matières; & d'ailleurs il y a des objets qu'il semble que le Créateur ait reculés, afin que nous ne puissions les connoître

que foiblement. Je commencerai bientôt à attifer le feu qui Vous échauffera. Je Vous prie, mon cher *Diaphane*, que mes soins ne soient pas perdus! Je Vous promets beaucoup d'amitié de ma part, c'est la seule monnoie avec laquelle je suis en état de Vous payer; elle est de peu de prix pour ceux qui n'ont point de sentimens. Je Vous rends assez justice, mon cher, pour ne pas même Vous soupçonner d'une pareille insensibilité. Je me flatte que mon amitié Vous est chère. C'est encore de la fumée, il est vrai, mais qui peut se consolider; c'est une bonne intention, qui se réalisera un jour, & dont je ne désespère pas de Vous faire sentir les influences. C'est à la vérité Vous prêcher la patience, mais c'est en même tems Vous faire l'éloge de l'estime, & de la constante amitié avec laquelle je suis,

Mon très cher Diaphane,

Votre très fidèlement affectionné ami

Frédéric.

Dresde le 20e. Novembre 1736.

Lettre XXXVII.

Monseigneur.

Les trois gracieuses lettres dont il a plu à *V. A. R.* de m'honorer sous les dates du 23^e. Octobre, du 7^e. & du 16^e. Novembre, sont venues me surprendre dans une conjoncture & dans une disposition d'esprit bien propres à m'en faire sentir tout le prix. L'attrayante peinture que *V. A. R.* m'y a faite du charmant séjour de Reinsberg, la relation qu'*ELLE* a bien voulu m'y donner du sage emploi de son tems, & le désir qu'*ELLE* a daigné m'y témoigner de me voir dans *SA* paisible retraite, partager *SES* plaisirs champêtres, si dignes d'un Prince Philosophe; combien tout cela n'étoit-il pas propre à m'inspirer l'ardent désir d'aller passer dans cette délicieuse retraite le peu de jours qu'il me reste peut-

être encore à vivre! Le généreux intérêt enfin que *V. A. R.* témoigne prendre à mon fort, & le gracieux rendez - vous qu'*ELLE* me donne à Berlin, comme l'un & l'autre ne m'attachent-ils pas de plus en plus à *SON* auguste Personne! combien ne me font-ils pas désirer de ne me voir jamais séparé d'*ELLE*! Et dans le même tems où tous ces sentimens & tous ces désirs viennent pénétrer si vivement jusqu'au fonds de mon ame, dans ce même moment je me vois dans la dure nécessité d'immoler tous ces désirs & tous ces sentimens à mon devoir & à mon honneur; je me vois réduit à me séparer d'*ELLE*, peut-être, hélas, pour jamais!

J'ai l'honneur d'apprendre à *V. A. R.* que je reçus il y a quelques jours l'ordre de me rendre à Hubertsbourg, d'où je reviens aujourd'hui même avec la commission d'aller, en qualité d'Envoyé extraordinaire, relever le Comte de Linar à Pétersbourg.

Comment *VOUS* peindrai-je, *MONSEIGNEUR*, les violents combats que la nouvelle de cette vocation inopinée est venue exciter dans mon ame ? Moi, qui donnerois avec joie l'une des moitiés du reste de ma vie, si je pouvois par ce sacrifice acheter le bonheur de passer l'autre auprès de *V. A. R.*, & de la *LUI* consacrer ! moi, qu'une absence de quelques mois, qu'un éloignement de quelques milles d'*ELLE*, plonge dans une langueur prête à détruire les derniers restes d'une foible fanté, ne dois-je pas regarder comme mon arrêt de mort, l'ordre qui me condamne aujourd'hui à me séparer plus de cent milles d'*ELLE*, pour aller vivre dans un rude climat, Dieu fait combien d'années, sans espérance certaine de jamais *LA* revoir ? Cependant le devoir, l'honneur l'ordonnent, la raison fait entendre sa voix, & le sacrifice est fait ! Ah ! il m'en coute assez à le faire, pour oser espérer que *V. A. R.* daignera m'en faire un mérite, & me jugera dign

de conserver à jamais les généreuses bontés qu'*ELLE* a eues jusqu'ici pour moi, & qui seules font capables de soutenir encore ma fermeté, mon courage & ma constance, dans la douloureuse résolution que j'ai prise; qui seules font capables de me conserver encore à la vie par l'espérance, quoique fort éloignée, d'en jouir un jour plus parfaitement que le Ciel n'a voulu me le permettre jusqu'à présent.

C'est avec un serrement de cœur inexprimable que je viens d'écrire cette lettre. J'attends, *MONSEIGNEUR*, de *VOTRE* amitié toutes les consolations dont j'ai besoin dans les circonstances où je me trouve, me sentant incapable d'en puiser en moi-même. O que ne puis-je ici *VOUS* dévoiler ce qui se passe dans mon ame! *VOUS* me dispenseriez pour toujours de *VOUS* réitérer l'affurance des sentimens ineffables d'amour & de reconnoissance, avec lesquels je serai jusqu'au tombeau, &c.

à Remusberg ce 25e. de Novembre 1736.

Lettre XXXVIII.

Mon cher Diaphane.

La lettre que Vous venez de m'écrire, a fait sur moi un effet tout différent de celui que Vos autres lettres ont coutume de produire. J'ai été véritablement affligé de Vous voir Vous éloigner de moi à une si énorme distance. Comme je m'imagine que c'est pour Votre satisfaction & pour Votre établissement que l'on Vous charge de la commission d'Envoyé extraordinaire pour la Russie, je me consolerois en quelque façon de la perte que je fais de Vous, pour l'amour de Vous-même, si une pensée affreuse ne venoit s'offrir à mon esprit; pensée qui redouble ma tristesse, & me rend plus inquiet sur Votre sort que jamais. C'est, mon cher *Diaphane*, le contraste de la délicatesse de

Votre constitution avec la rigueur du climat de Moscovie. Votre santé n'y résistera pas, & je redoute pour Vous le sort du pauvre *Rabutin* *). Permettez-moi de Vous dire que Votre Cour s'est fort trompée dans le choix qu'elle a fait de Vous pour remplacer le Comte de *Linar*. Il faut à cette Cour barbare **) de ces hommes qui savent bien boire & f. . . vigoureusement. Je ne crois pas que Vous Vous reconnoissez à ces traits. Votre corps délicat est le dépositaire d'une ame fine, spirituelle, & déliée. Vous payerez toujours bien de ce côté-là ; mais c'est une monnoie qui n'a pas cours dans l'endroit où l'on Vous envoie. J'avoue que
plus

*) Le Comte de *Rabutin*, dont il est parlé ici, étoit parent du célèbre *Roger de Rabutin, Comte de Bissy*, & fils de *Jean Louis, Comte de Rabutin*, Gouverneur de la Transylvanie, au service de l'Empereur, & Membre de son Conseil privé. Le fils parvint par sa mérite au grade de Général, & a servi fort utilement son Maître dans ses ambassades aux Cours de Berlin & de Pétersbourg, où il mourut.

**) Elle a bien changé depuis un demi-siècle.

plus j'y pense , & plus je crains que je ne sois obligé de prendre un congé éternel de Vous. Vous savez & enseignez si bien ce que c'est que l'éternité ; ne frémissez-Vous pas à ce seul nom ? Mon cher *Diaphane* , faites bien Vos réflexions , je Vous en prie, & pour une vaine ombre d'établissement , n'allez pas commettre un meurtre en Votre propre personne. Que me servira Votre ame immortelle après Votre mort ? Les précieux débris d'un corps si chéri ne me feront d'aucune utilité. Et si ces motifs ne Vous semblent pas assez puissants , songez à Votre famille que Vous abandonnez à la merci de tous les malheurs qui peuvent l'accabler , & qui se voit sans secours si Vous cessez d'être. Mes conseils peuvent Vous paroître suspects , puisque Vous connoissez l'amitié que j'ai pour Vous. Mais cette même amitié fait que je n'envifage que Votre propre avantage. Partez ! traversez des mers !

Cherchez un autre Ciel, & s'il se pouvoit un autre monde! mon amitié Vous suivra partout, & je me dirai à moi-même que l'Univers n'a point d'espace qui ne devienne sacré en Vous contenant. La *Russie* va devenir ma *Grèce*, & *St. Pétersbourg*, (endroit auquel je ne daignois pas penser,) l'objet de tous mes vœux.

Je me flatte de la douce espérance de Vous voir à *Berlin* avant Votre départ; je n'aurai que des larmes pour Vous reconduire, & des souhaits pour Vous accompagner. Souffrez que je Vous fasse un aveu de ma foiblesse*), je rougis en le faisant — l'amitié vient de me faire faire des vœux que l'ambition ne m'auroit jamais arrachés: —

*) Désirer au Trône, pour rendre heureux un ami? O adorable foiblesse! — En rougir? o triomphe de la Vertu! — Vertu! amitié! dons célestes! dons sacrés! quel plus digne hommage reçûtes Vous jamais? & quand Vous fut-il jamais offert par un plus grand cœur?

mais je me rendrois indigne de Votre estime si je ne les étouffois.

Que la Philosophie est un foible secours contre les coups imprévus ! J'en fais malheureusement l'expérience ; & malgré tout ce que le destin en a ordonné je voudrois changer le Vôtre. C'est tems perdu que d'y penser , & peine perdue que de le dire. Après cela n'est-il pas superflu de Vous réitérer les assurances de la parfaite estime qu'on ne sauroit Vous refuser , & avec laquelle je suis à jamais ,

Mon très cher Diaphane ,

Votre très fidèlement
affectionné ami

Frédéric.

Je vois de Vos beaux jours la brillante carrière,
 Finir avant le tems, & sa main meurtrière,
 Exerçant sur Vous ses rigueurs,
 Inflexible à mes pleurs, & fourde à ma prière,
 Vous abimer dans ses fureurs.

M'apprendrez-Vous, si Votre ame immortelle
 Existe après le corps, triomphe des erreurs?
 Et Vous, si vainement je Vous reste fidèle,
 Qui Vous en portera la flatteuse nouvelle,
 Et qui fera tarir mes pleurs?

Trompeuse illusion! O frivoles grandeurs!
 Croyez-moi; désormais quittant la Politique,
 Du sage Julien suivant encor la voix,
 Et préférant l'ami, même au plus grand des Rois,
 Reprenez la Métaphysique!

ce 26e. de Novembre 1736.

Frédéric.

Lubben ce 7e. Décembre 1736.

Lettre XXXIX.

Monseigneur.

J'attendois des consolations de *V. A. R.* ; j'attendois des encouragemens dans les conjonctures où je me trouve , surtout au sujet du parti que j'ai eu la fermeté de prendre ; & *VOUS* venez le combattre , *MONSEIGNEUR ! VOUS* venez soutenir les objections trop spécieuses qu'un penchant déjà si puissant oppofoit à la voix & aux conseils de ma raison ! Quelles armes peut-il me rester après cela contre les séductions d'un cœur trop ingénieux à flatter son penchant , & à éluder les préceptes de la raison & du devoir ? d'un cœur trop sensible & trop foible en même tems pour pouvoir s'amortir ou se vaincre lui-même ? Mais non ; ce ne peut être sérieusement que *VOUS*

combattez ma résolution, puisque *VOUS* ne pouvez manquer de sentir que le devoir & l'honneur m'en font une loi. C'est donc sans doute une amorce que *VOUS* me présentez, afin d'apprendre peut-être si la Philosophie fait quelquefois élever celui qui en fait profession, jusqu'à être aussi conséquent dans sa conduite, qu'il affecte de l'être dans ses raisonnemens; c'est un piège enfin que *VOUS* tendez à ma vertu, pour la mettre à l'épreuve. O il suffit de cette pensée pour me rendre la victoire facile! Ne craignez donc rien, *MONSEIGNEUR*, je ne me rendrai pas indigne de *VOTRE* amitié! Le fort en est jeté, je saurai en soutenir toutes les rigueurs, aussi bien suis-je déjà assez endurci contre ses coups.

Quelque douleur que m'ait causé *VOTRE* gracieuse lettre par les violens combats qu'elle est venu renouveler en moi, je sors que je n'en suis que plus pénétré de

la généreuse & touchante bonté avec laquelle *VOUS* daignez *VOUS* intéresser à mon sort , & entrer dans ma situation. Et que *VOUS* dirai-je de la charmante Epître qui l'a suivie de si près ? Je sens qu'elle est bien au-dessus de mes éloges , & qu'elle m'auroit attendri , même quand je n'aurois pas été l'heureux mortel à qui elle étoit adressée.

Je viens de me rendre à *Lubben*, d'où j'espère aller au premier jour me jeter aux pieds de mon *AUGUSTE AMI*, & épancher dans *SON* sein tous les sentimens qui font palpiter le mien toutes les fois que je réfléchis aux bontés & aux faveurs inestimables dont *IL* daigne me combler. Je ne suis pas en peine, *MONSEIGNEUR*, de *VOUS* faire alors approuver les raisons qui m'ont engagé à ne point refuser l'emploi qu'on veut bien me confier ; & *V. A. R.* se persuadera facilement, à ce que j'espère, lorsqu'*ELLE* fera

instruite de tout, que mon inviolable attachement pour *ELLE* y a au fond plus de part qu'*ELLE* n'a pu *SE* l'imaginer.

J'ai enfin l'honneur d'envoyer à *V. A. R.* la fin de la Traduction de la Métaphysique de *Wolff*, si tant est qu'un ouvrage, fait en plus grande partie si fort à la hâte, mérite le nom d'une Traduction. Elle seroit parfaite si mes forces avoient répondu à mon zèle, car je les y aurois employé toutes, comme je n'en épargnerai jamais aucune aussi souvent qu'il s'agira de *VOUS* prouver, *MONSEIGNEUR*, à quel prix que ce soit, que jamais homme ne pourra plus que moi *VOUS* être attaché & dévoué par devoir, par inclination, & par reconnoissance, &c.

à Berlin ce 10. Décembre 1736.

Lettre XL.

Mon cher Diaphane.

Je viens de recevoir Votre lettre avec le paquet, dans le moment où je m'attendois à Vous voir Vous-même, & quoique j'en aie été dédommagé par une très jolie lettre, je Vous avoue que Votre présence m'auroit été infiniment plus agréable. Je suis persuadé qu'un Philofophe comme Vous ne fait rien fans raifon; je crois même que Votre voyage de *Ruffie* a fa raifon fuffifante; mais indépendamment de tout cela permettez-moi de Vous dire, que Votre départ me fait beaucoup de peine, & que je fens bien que la voix de la raifon n'a guères de vertu fur un cœur pénétré d'amitié. Alléguez-moi cent mille raifons qui Vous ont obligé de Vous faire Envoyé; mon amitié dira toujours que Vous avez tort.

Vous me flattez encore, mon cher *Diaphane*, du plaisir de Vous revoir ici. Je le souhaite beaucoup, & principalement pour Vous ressouvenir de ce que Vous m'avez promis un jour. Je Vous prie, ne l'oubliez de Votre vie! & soyez persuadé que dans quel- qu'endroit du monde que Vous Vous trou- verez, je m'intéresserai toujours vivement à ce qui Vous regarde, mon cœur prendra tou- jours part à Votre gloire, & je ne cesserai de faire des vœux pourtout ce qui pourra con- tribuer à Votre félicité!

Je suis avec une très parfaite estime, & l'amitié qu'on ne peut Vous refuser,

Mon cher Diaphane,

Votre très fidèlement
affectionné ami,

Frédéric.

Lubben le 28e. Décembre 1734

*Lettre XLI. (Nro. 1.) **

Monseigneur.

Je pars cette nuit pour Pétersbourg, & quitte une retraite dont le seul agrément pour moi fut de me trouver à portée de recevoir sans gêne les témoignages flatteurs de *VOS* bontés & de *VOTRE* amitié, & de pouvoir m'occuper sans cesse du meilleur Prince du monde en travaillant à Lui préparer un petit bout du chemin qui devoit le conduire au Temple de la Philosophie.

Hélas, tout prend fin dans ce monde ! Mais pourvû que *V. A. R.* daigne me conférer *SA* bienveillance jusqu'à la fin de ma vie, la durée d'aucune chose ne m'inquiétera. Tranquille, j'attendrai avec une constance philosophique qu'un certain nombre d'événemens s'étant succédés, & ayant rempli

*) On voit la raison de ce *Numero* & des suivans, dans la lettre *XLII.*

leur tems, il en vienne d'autres dont *VOUS* ferez le Moteur & la cause. Que j'en prévois alors de grands & de mémorables! Et combien de plaisir ne prends-je pas déjà à me les représenter!

Oserai-je *VOUS* dire, *MONSEIGNEUR*, sans crainte de blesser *VOTRE* trop délicate modestie, ce qui soutient aujourd'hui mon courage & mes espérances, ce qui affermit ma tranquillité & ma satisfaction? C'est la connoissance que je me flatte d'avoir de la constance de *VOS* sentimens, & de l'usage admirable que *VOUS* savez faire de *VOTRE* raison pour *VOUS* rendre intérieurement heureux *VOUS-MEME*, en attendant que *VOUS* puissiez faire un jour le bonheur de tant d'autres hommes, au nombre desquels j'espère venir me ranger quand il en sera tems. S'il suffisoit pour ma félicité de jouir des faveurs du plus grand & du plus aimable de tous les Princes, & d'oser en espérer la constan-

ce, même dans le plus grand éloignement de *LUI*, je devrois sans doute être aujourd'hui parfaitement heureux. Mais comme une condition essentielle de mon bonheur fera toujours d'être assuré de celui de *V. A. R.*, il falloit encore une considération telle que celle sur laquelle je viens de fonder l'espérance de *SON* parfait bonheur, pour assurer aujourd'hui le mien.

Je ne puis cependant, *MONSEIGNEUR*, m'empêcher de *VOUS* faire ici l'aveu d'une de mes foiblesses. En réfléchissant sur la bizarrerie de mes destinées, j'éprouve souvent dans la succession de mes sentimens une espèce de contradiction. Tantôt considérant une certaine face de mon sort, je crois avoir sujet de me regarder comme le plus malheureux des hommes; & presque dans le même instant, une autre face de ma situation venant se présenter à mon esprit, je m'estime le plus fortuné des mortels. Infatiable avi-

dité de nos désirs! Source féconde de maux imaginaires & factices! C'est toi seule que nous devons accuser de semblables contradictions! C'est toi qui nous faisant oublier ce que nous avons, ou nous apprenant à n'en tenir aucun compte, pour tourner sans cesse notre attention sur ce que nous n'avons pas, & sur le prix des choses qui nous manquent, fais nous rendre toujours mécontents & injustes! Et par une conséquence de notre nature, le prix de l'objet de nos désirs se proportionnant toujours nécessairement à celui de nos jouissances présentes, c'est ainsi que cette insatiabilité de nos désirs fait nous rendre d'autant plus mécontents de notre sort, moins nous avons sujet de l'être! c'est ainsi qu'elle fait pousser notre aveuglement jusqu'à nous faire trouver malheureux, oui, dans le sein du bonheur même!

Mais, *MONSEIGNEUR*, je ne *VOUS* ferois assurément point cet aveu avec tant,

de franchise, si je ne sentoís bien pouvoir me rendre le sincère témoignage de m'être déjà, grace à *VOS* leçons & à celles de la Philosophie, beaucoup corrigé de cette foiblesse; & j'ose me flatter que *V. A. R.* daignera en voir une preuve dans la fermeté que je lui ai montrée dans les circonstances présentes.

Je finis par prendre congé de *V. A. R.*, en *LA* conjurant de vouloir bien toujours se souvenir de *SON* fidelle & dévoué Serviteur, qui ne désire rien tant que de pouvoir *LA* fervir partout où la Providence trouvera bon de le conduire. En particulier je *VOUS* supplie de *VOUS* tranquilliser tout à fait au sujet de ma santé. J'espère que le climat de Russie ne me fera pas aussi funeste que *V. A. R.* juge avoir lieu de le craindre. Je me suis déclaré invalide, ce qui me donne bien des privilèges. Et pour ce qui est de la fatigue du voyage, & de la rigueur.

figureur de la saison, je me suis assez bien prémuni contre l'une & l'autre pour pouvoir espérer de n'en avoir pas beaucoup à souffrir. —

Dans le moment du départ je sens mon cœur s'émouvoir, & des larmes couler de mes yeux. Quelle autre expression de mes adieux pourroit me permettre cet attendrissement, si ce n'est de me jeter aux pieds de *V. A. R.* d'embrasser *SES* genoux, & de lui laisser lire dans mes regards & dans mon respectueux silence les sentimens ineffables que j'emporte loin d'*ELLE*, mais qui ne cesseront jamais de vivre dans mon cœur aussi longtems qu'un souffle de vie l'animera encore, &c.

à Berlin ce 1^r. Janvier 1737.

Lettre XLII. (Nro. 1.)

Mon cher Diaphane.

Vous voilà donc en voyage, & sur le chemin de Pétersbourg! Il seroit inutile de Vous marquer tout ce que j'ai senti en Vous voyant partir. Il me semble que chaque lieue que Vous faites pour Vous éloigner de moi, me soit une raison suffisante pour me causer du chagrin. Je m'en console cependant, pouvant Vous assurer d'une manière figurée de ma parfaite amitié. Voilà comme je commence cette année; & je Vous assure que je finirai, non seulement celle-ci, mais toutes celles que le Ciel m'accordera encore, de même, c'est-à-dire, rempli d'une parfaite estime pour Vous.

Si la Philosophie m'éclaire, c'est par Vous. Vous m'avez ouvert la barrière de la vérité, & c'est Vous qui en avez été l'organe.

Mon esprit languissoit dans une obscure nuit,
 Quand le brillant flambeau qui maintenant me luit,
 Allumé par Vos mains vint éclairer mon ame.
 Je respectai d'abord cette céleste flamme ;
 Et descendant du Ciel, l'auguste Vérité
 Répandit dans mon cœur sa force & sa clarté.

Voilà des vers ! Il semble que mon *Apol-*
lon vienne m'inspirer dès qu'il s'agit de Vous.
 Remarquez par-là quelle puissance Vous avez
 sur mes sens & mon imagination. Dès qu'il
 est question de Vous, mes esprits mis en
 mouvement travaillent plus que leurs for-
 ces ordinaires ne le leur permettent.

Je m'en remets entièrement à Vous tou-
 chant la souscription de la nouvelle édition
 des batailles du *Prince Eugène* *). Je suis sûr
 que vous me ferez avoir un bon exemplaire
 sans que j'aie besoin de m'en embarrasser da-
 vantage.

K 2

*) C'étoit une commission donnée de bouche.

Si jamais je peux être le moteur de Vos destinées, je Vous garantis que je n'aurai d'autre-foin que celui de Vous rendre la vie aussi agréable qu'il me sera possible. Rendre quelqu'un heureux est une grande satisfaction ! Mais faire le bonheur d'une personne qui nous est chère, c'est le plus haut point où puisse atteindre la félicité humaine.

Je Vous prie de coter les lettres que Vous m'écrivez afin que par-là Vous puissiez toujours voir à laquelle des Vôtres la mienne se rapporte. Celle-ci, que je viens de recevoir, datée du 28, est Nro. 1. je mets le même Numéro au haut de la mienne ; & ainsi de suite.

Puisse le Ciel Vous conduire en toute sûreté, afin que Vous arriviez heureusement dans un endroit d'où il me tarde de Vous voir revenir. Tous mes vœux tendent vers ce but, & je ne ferai parfaitement content que quand je Vous reverrai ici à mes côtés,

& que je pourrai Vous donner des marques évidentes de la véritable estime avec laquelle je suis,

Mon cher Diaphane,

Votre très fidèlement
affectionné ami,

Frédéric.

Danzig le 10. Janvier 1737.

Lettre XLIII. (No. 2.)

Monseigneur.

J'ai mis neuf jours à venir jusqu'ici par des chemins abominables. Ce qui m'a bien restauré des fatigues de ce trajet, c'est une très précieuse lettre de *V. A. R. Nro. 1.* qui m'a été remise presqu'à mon arrivée.

L'engagement qu'*ELLE* prend dans *SES* vers, — qui font *SON* éloge bien mieux que je ne pourrois jamais réussir à le faire, — de respecter toujours l'auguste vérité, ne

LUI fera assurément jamais de peine. *ELLE* y est si naturellement portée, qu'*ELLE* seroit obligée de se faire violence, si jamais *ELLE* devoit y contrevenir. Il m'est bien doux, *MONSEIGNEUR*, de remarquer qu'à cette occasion *VOUS* avez daigné *VOUS* souve- nir de moi ; & bien plus doux encore de voir que *VOUS* voulez bien compter mon zélé attachement pour *V. A. R.* au nombre des causes qui peuvent avoir contribué à nourrir *SON* ardent amour pour la vérité. Les assurances, *MONSEIGNEUR*, que *VOUS* me réitérez de *VOS* bonnes grâces, ont ache- vé de remplir la mesure de mon contente- ment ; & les touchantes expressions dont *VOUS VOUS* servez à ce sujet, font bien connoître que c'est là une manière de pen- ser qui *VOUS* est tout-à-fait propre, & qui a sa source dans les nobles sentimens d'un grand cœur. Hélas ! pourquoi faut-il qu'un trop cruel destin m'oblige à m'éloigner de *VOUS*, à me-

fure que je vois augmenter le nombre des raisons qui devoient m'engager à rester.

J'ai trouvé ici presque toute la Maison *Czartoriska*, qui m'a accablé de politesses pendant le séjour que j'ai été obligé de faire ici, ayant eu deux de mes voitures toutes fracassées en route. Le Palatin de *Mazovie*, *Poniatowski*, digne & grand Homme, que je connois de longue main, & qui a eu occasion de connoître de grands Princes, rend bien justice à *V. A. R.* par la grande idée qu'il s'*EN* est faite. *Le Prince Chancelier* & moi nous ne nous sommes presque entretenus que d'*ELLE*. Dieu fait tout ce que nous *EN* avons dit, & plus encore pensé ! Je ne serois jamais parti d'ici si nous avions entrepris d'épuiser un si riche sujet. Ne m'accusez pas, *MONSEIGNEUR*, d'agir ici contre *VOS* ordres, & contre ma promesse ; ce n'est ici qu'un simple rapport que je *VOUS* fais de ce qui s'est passé ; & toute *VOTRE*

modestie, quelque grande qu'elle soit, ne peut imposer à deux personnes, qui se plaisent à parler de *VOUS*, la loi, de ne point exalter les grandes & belles qualités qu'ils remarquent en *VOUS*, & qu'ils jugent tout à fait dignes de *VOUS*-même.

Je pars demain de grand matin pour Königsberg, n'espérant recevoir qu'à Pétersbourg une réponse à celle-ci. Pour ce qui regarde la Soucription de la nouvelle Edition des batailles du *Prince Eugène* & la commission touchant le manuscrit de la vie de ce Prince, dont *V. A. R.* m'a fait le plaisir de me charger, *ELLE* peut être assurée que je m'en acquitterai de mon mieux, désirant par mes soins & mon exactitude à la remplir à *SON* entière satisfaction, de mériter qu'*ELLE* me juge digne d'être chargée d'autres commissions infiniment plus importantes encore.

Je ne laisse pas, chemin faisant, de faire

mes remarques sur ce que je pourrai changer pour la commodité de mon voyage lorsqu'il s'agira de revenir. Cette époque fortunée, où je pourrai me revoir aux pieds de *V. A. R.*, est le terme où tous mes desirs & toutes mes pensées viennent aboutir. Je l'attends avec impatience, *VOUS* suppliant, *MONSEIGNEUR*, de me conserver jusqu'à ce tems *VOTRE* gracieux souvenir, & de me regarder comme celui de tous les mortels qui *VOUS* est le plus attaché par tous les sacrés liens du devoir & de la reconnoissance, &c.

Remusberg ce 22e. de Janvier 1737.

Lettre XLIV. (Nro. 2.)

Mon cher Diaphane.

*V*ous voilà donc parti de *Danzig!* & peut-être déjà au-delà de *Konigsberg*, par des chemins affreux, par des saisons plus rudes que

les nôtres, & ce qui m'inquiète le plus, exposé à tous les malheurs qui peuvent arriver dans un si long & si pénible voyage. Vous me donnez des marques suffisantes de Votre souvenir, & je suis sûr, mon cher *Diaphane*, que Vous êtes de mes véritables amis, je Vous compte pour tel, & quand même Vous iriez aux climats glacés de la Nouvelle Zemble, ou aux régions ardentes de la Zone Torride, je ne craindrois jamais que l'éloignement & la différence des climats Vous fit oublier Votre ami. Il ne pouvoit manquer d'arriver que Vous ne fussiez comblé de politesses dans la Maison du Prince *Czartoriski*, qui a de l'amitié pour moi. Votre bon caractère Vous les mérite déjà de tout le monde, & ceux qui Vous connoissent & qui ont des sentimens, ne Vous refuseront jamais leur estime.

J'admire la différence de nos destinées. Tandis que j'ai été occupé par des voyages &

des campagnes, Vous avez vécu paisiblement dans Votre retraite, & à présent que la Politique a eu besoin de Vos lumières pour être éclairée, & que Vous parcourez des centaines de lieues, je me trouve ici dans la plus grande tranquillité du monde. Vous êtes au fait de mes occupations, il seroit donc superflu de Vous les répéter, d'autant plus que toutes les redites font ennuyantes. Un plaisant accident qui pensa les déranger, m'a fourni matière à rire, & sujet à plaisanter, à toute une compagnie.

Ma chere *Mimi* *), fidelle compagné de ma retraite, me voyant l'autre jour étudier avec grand attachement la métaphysique de *Wolff*, dont Vous êtes l'aimable Interpréte, s'impatientoit de voir que je préférois un livre tout vrai & tout raisonnable, à son badinage frivole, & à l'illusion de ses agré-

*) C'étoit le nom d'un singe favori du Prince de Prusse.

mens. L'heure du souper me fit abandonner cette lecture instructive, pour avoir quelque soin de mon corps, qu'aucun Être pensant & raisonnable ne doit négliger. Sur ces entrefaites, mon singe, de tous les singes le plus singe, se déchaîne, prend la métaphysique, l'allume à la chandelle, & s'applaudit de la voir bruler. Que devins-je en rentrant dans la chambre, lorsque je vis le pauvre *Wolff* en proie aux flammes, & traité d'une façon convenable au seul *Lange* *). Courir, prendre de l'eau, éteindre les flammes, ne fut qu'une action pour moi. Par bonheur cependant ce n'est que la copie qui

*) *Joachim Lange*, Docteur de Théologie à *Halle* & grand adverfaire de *Wolff*, qui lui enlevait tous ses Auditeurs, parvint à force d'accusations calomnieuses à le faire exiler de l'Université. Il l'avoit dénoncé en Cour comme hérétique, parceque *Wolff* avoit loué la Morale des Chinois, & il avoit répandu malicieusement dans le public, que les Ecrits de ce Philosophe, & en particulier son principe de la raison suffisante & son harmonie préétablie, engageoient les grands grenadiers du Roi à déserter ses troupes.

a brulé, & l'original existe encore en son entier. Nos beaux esprits disent que le singe avoit voulu étudier la Métaphysique, & que ne l'ayant pu comprendre, il l'avoit brulée. D'autres soutiennent que *Lange* l'avoit corrompu, & que par zèle pour ce béat, il n'avoit joué ce tour-là. D'autres enfin disent que Mimi piquée de ce que *Wolff* donne trop de prérogatives à l'homme sur la bête, avoit consacré à Vulcain un livre qui décréditoit son espèce.

Voilà l'abrégé des faillies de nos Rieurs. *Chazot* *) enragé sérieusement de cette avan-

*) *François-Isaac, Chevalier, Comte de Chazot*, natif de Normandie, s'étant trouvé dans l'armée françoise lors de la campagne du Rhin en 1734, le Prince Royal de Prusse qui avoit accompagné le Roi *Frédéric Guillaume I.* son Pere au Camp près de *Philipsbourg*, & qui avoit obtenu la permission de voir les troupes françoises, y fit sa connoissance & l'engagea à le suivre à *Reinsberg* pour lui tenir compagnie. C'est le même Chevalier & Comte de *Chazot* qui après l'avènement de *Frédéric* au trône, ayant été placé dans les troupes, rendit au Roi de très grands services, surtout à la bataille de *Hohenfriedberg*. Il a obtenu

ture, puisqu'il est obligé de recopier l'original. Voilà certainement de belles fornettes, & des contes dignes de faire 300 lieues pour aller Vous ennuyer en Russie!

Vous ne Vous contentez donc pas de m'être utile en fait de Philosophie, Vous voulez l'être également pour l'Histoire. La vie du *Prince Eugène* qui est très utile & très propre à instruire des jeunes gens de mon âge, me fera beaucoup de plaisir. Comme Vous Vous êtes chargé si généreusement du soin de me faire venir ce livre, je ne m'embarrasse de rien, pas même de la reliure, soin que je suis persuadé que Vous voudrez bien prendre aussi; ainsi que de le faire bien emballer, afin que les pluies ne puissent pas percer jusques aux livres, & aux estampes qui en seroient gâtées. Je souhaiterois bien, mon cher *Diaphane*, être à mon tour

depuis, à la recommandation du Roi, le Gouvernement militaire de Lubeck, & ses deux fils ont été placés avec distinction dans les troupes Prussiennes.

en état de Vous fournir une bibliothèque choisie. Il y a du plaisir à en approvisionner des gens comme Vous qui savent faire un si excellent usage de leurs lectures.

Je Vous quitte ; mille vœux accompagnent cette lettre ; puissiez-Vous en éprouver les effets ! puissiez-Vous Vous retrouver bientôt auprès de moi, & recueillir les fruits de la sincère amitié & de la parfaite estime, avec laquelle je suis,

Mon cher Diaphane,

Votre très fidèlement affectionné ami,

Frédéric.

Pétersbourg le 2e. Mars 1737.

Lettre XLV. (Nro. 3.)

Monsieur.

Si V. A. R. a daigné penser à moi, comme je ne puis m'empêcher de m'en flatter, *ELLE* doit avoir trouvé extraordinaire qu'un voya-

ge, & l'arrivée à une nouvelle Cour aient pu m'empêcher si longtems de profiter de la permission que j'ai de *LUI* donner de mes nouvelles. Mais, *MONSEIGNEUR*, quel voyage! je frémis encore quand j'y songe, & n'ose en vérité *LUI* en faire la description détaillée, de peur que ma santé, dont j'ai tant besoin, ne soit altérée par le souvenir de tout ce que j'ai souffert. *V. A. R.* me faisant d'ailleurs la grâce de me vouloit du bien, quel plaisir pourroit - *ELLE* prendre au récit de tant de souffrances? Tantôt le sable ou la mer jusque par dessus les effieux; tantôt dans une misérable chaloupe, & par un très gros tems, le jouet des vents & des flots, à la merci de la mer & des écueils; puis passant à pied des rivières à moitié gelées, tenant un enfant de chaque main, & me voyant à chaque pas dans le plus grand péril d'être englouti avec eux sous les glaces; enfin surpris par des neiges

épo-

épouvantables, qui menaçoient de nous enlevelir, dans les lieux où il étoit impossible de se procurer des traîneaux; en voilà assez pour VOUS donner une légère idée de toutes les fatigues & de toutes les angoisses que j'ai eu à éprouver pendant mon voyage. Grâces à Dieu me voici enfin arrivé sain & sauf à Pétersbourg, & le bonheur que j'ai en ce moment de m'entretenir avec V. A. R. me fait oublier tout ce que j'ai eu à effuyer.

Vous ne concevrez pas facilement, MONSEIGNEUR, la surprise que m'a causé le premier aspect de cette belle Capitale, où l'on ne voit partout que de superbes Palais, bâtis par les plus habiles Architectes Italiens, sur un terrain où il n'y avoit que marais il y a trente ans. Il n'y a que quelques jours que je jouis, de mes fenêtres, d'un autre spectacle non moins surprenant, unique peut-être en son genre depuis que le monde existe; j'ai vu passer dans ma rue dix-mille hommes

de la garde qui alloient se ranger sur la glace de la Néva pour y parader vis à vis du Palais Impérial à l'occasion de la fête du nom de l'Impératrice *). Mais le poids de ces dix-mille hommes n'est rien. Cette rivière qui porte des vaisseaux de guerre en été, porte en hiver sur le dos de ses glaces outre ces dix-mille hommes armés, cent-mille spectateurs & cinquante pièces de canons qu'on y décharge à différentes reprises tous ensemble.

Le jour de l'Audience étant venu, *S. M. I.* me l'a donnée de dessus un trône dressé exprès dans une chambre, à côté d'une superbe galerie qui vient d'être achevée. La Cour, composée des deux sexes, étoit très nombreuse & magnifique. L'air & la majesté de cette grande Princesse me frappa. Mais comme je n'avois rien que d'agréable à *LUI* dire, je me rassurai facilement & tins ma harangue avec plus de présence d'esprit

*) Anne Iwanowna, qui avoit succédé en 1730 à Pierre II & qui régna jusqu'en 1740, où elle mourut.



& de fermeté que je ne m'en étois flatté. Depuis ce tems, j'ai déjà assisté à différentes fetes qui se donnent ici avec beaucoup de magnificence, & plus de goût que je ne m'attendois à en trouver.

Il fait terriblement froid ici, mais l'air y est sain, & je ne me suis de longtems pas si bien porté qu'à présent. Huit jours après mon arrivée j'eus la joie inexprimable de recevoir une gracieuse marque de souvenir de *V. A. R.* par *SA* lettre, Nro. 2. J'y aurois répondu incontinent, si je n'avois pas attendu réponse à une lettre que j'ai écrite au sujet de l'histoire du Prince Eugène. Elle est arrivée comme je m'en étois flatté, & j'ai aujourd'hui la satisfaction de pouvoir donner à *V. A. R.* l'assurance que j'aurai dans peu l'honneur de *LUI* en envoyer un exemplaire, quelque difficulté qu'il y ait de se procurer une copie de ce Manuscrit, qui, comme on assure, ne doit jamais être imprimé.

Comme je ne puis absolument m'empêcher de faire cas de tout ce que *V. A. R.* aime le moins du monde, je ne dirai point non plus de mal de Mimi, ni ne lui en voudrai pour avoir essayé de livrer aux flammes l'ouvrage immortel du divin *Wolff*; trouvant d'ailleurs fort naturel & fort ingénieux, que ce pauvre animal ait cherché à se défaire d'un papier qui empêche si souvent son cher Maître de s'amuser avec lui & de prendre plaisir à ses fageries. Il me semble qu'à sa place, & avec toute ma raison, je n'aurois pu mieux raisonner, & que j'en aurois fait tout autant.

Je m'abstiens de répondre aux flatteuses expressions dont il a plu à *V. A. R.* de se servir en parlant de ma chétive personne, pour *LA* remercier du désir qu'*ELLE* m'a témoigné de pouvoir me procurer une bibliothèque choisie.

Je ne finirai plus désormais mes lettres

autrement qu'en conjurant *V. A. R.* de me conferver *SES* bonnes grâces , & *SA* précieuse amitié aussi longtems que je chercherai à m'en rendre digne , c'est-à-dire , jusqu'au tombeau , &c.

à Remusberg ce 23e. de Mars 1737.

Lettre XLVI. (Nro. 3.)

Mon très cher Diaphane.

J'ai eu le plaisir de recevoir Votre lettre. Elle m'a extrêmement réjoui , m'apprenant que Votre santé est bonne. Que je suis aise d'avoir ignoré toutes les incommodités & les dangers que Vous avez essuyés dans Votre voyage ! Cela m'auroit privé de tout repos , & je n'aurois pu jouir , comme je l'ai fait , des agrémens de la retraite.

J'admire fort Vos palais dorés , Vos fleuves gelés , la magnificence de la Cour Impériale , & les Gardes rangés sur la glace.

Tout cela , & trois fois autant , ne me feroit pas cependant naître l'idée de quitter *Remusberg*. Nous vivons ici sans fourrures, nous voyons renaître les fleurs, revenir la verdure , & le Soleil favorable à ces climats commence déjà à nous faire sentir ses ardeurs. Qu'un village près de *Rome*, est préférable à une ville située dans la nouvelle *Zemle* !

Pourvu que le froid ne soit pas contraire à Votre santé, & que l'air raréfié *) qu'il fait au voisinage du Pôle ne Vous soit pas dangereux, le reste ne m'importe guères.

*) Un air raréfié, ou dilaté, est un air dont le volume est augmenté. Mais la raréfaction ou la dilation de l'air est un effet du chaud & non du froid; le froid au contraire condense l'air, c. à d. qu'il en diminue le volume. Il s'enfuit de-là, que l'air doit être condensé vers les Pôles de la terre, où il fait très froid, & raréfié au contraire dans les climats chauds. L'on voit par cette explication que l'expression *raréfié* qui a donné lieu à cette note, est en contradiction avec le sens de la phrase dans laquelle elle se trouve, & qu'il faut lui substituer le mot *condensé*.

L'on a cru devoir rendre le Lecteur attentif à cette faute d'expression, afin de lui faire remarquer com-

Je suis à la fin de toutes mes lectures, & j'attends avec grande impatience la vie du *Prince Eugène*. Quelqu'un ces jours passés m'a sommé de lui en donner un extrait; je me suis fort excusé sur ce que l'original n'étoit pas entre mes mains, ce qui fit une Scène semblable à celle qui se trouve dans le *Joueur*, où *Mr. Galonier* *) & *Madame Adam* viennent lui rendre visite.

L 4

bien on a respecté l'originalité de ces lettres. D'ailleurs dans les ouvrages d'un grand homme, où tout est intéressant, les défauts comme les beautés, combien de raisons n'avoit-on pas de laisser subsister ici une petite tache, qui semble ne s'y trouver, que pour relever l'éclat des beautés d'esprit, & sur-tout de sentiment, dont l'Auteur auguste d'une partie de ces lettres a su les orner & les enrichir.

*) Deux personnages du *Joueur* de *Regnard*. Tout ce qui a été dit, & sera dit encore, de la *Vie* du *Prince Eugène*, doit s'attendre, non de cet ouvrage, mais, à mots couverts, d'un emprunt à Vienne ou à Pétersbourg que M. de *Subm* s'étoit chargé de faire pour le P. R. Le *relieur*, qui entre dans cette allégorie, est un homme de confiance que le P. R. offre d'envoyer pour retirer l'argent.

J'ai un très bon relieur qui relie à la françoise & de façon que les livres sont bien fermés ; si Vous le voulez , je pourrois le prêter quand on le voudra , à condition qu'on ne le retienne pas.

Le 27^e. de ce mois nous célébrerons l'anniversaire du jour de naissance de la *Reine* ; on ne verra que des paisibles bergers former des danses avec leurs bergères. Le farouche *Mars*, & la foudroyante *Bellone* n'auront aucune part à la fête , & les pipeaux de *Céladon* seront préférés aux timbales & aux trompetes dont la musique trop bruyante n'inspire que de la terreur.

Quand Vous reverrai-je , mon cher *Diaphane* ? Quand pourrons-nous nous promener sous les hêtres & sous les ormeaux ? *Voltaire* a reçu la *Métaphysique* & l'approuve beaucoup. Je fais actuellement traduire la *Morale* du *Philosophe* ; ainsi avec le tems je pourrai lire tout *Wolff* en françois.

Le Traducteur de la Métaphysique m'est bien cher, il me tient toujours à cœur, & ni l'éloignement, ni la mort même ne pourront altérer en quoi que ce soit la sincère amitié que je lui porte. Soyez-en persuadé, mon cher *Diaphane*, de même que de la parfaite estime avec laquelle je suis inviolablement,

Mon cher Diaphane,

Votre très fidèlement
affectionné ami,

Frédéric.

Pétersbourg le 19^e. Mars 1737.

Lettre XLVII. (Nro. 4.)

Monseigneur,

Je paie actuellement le tribut qu'on doit à tout nouveau climat, par une très forte fluxion qui me tient sur mon grabat depuis quelques jours. Quelque douloureuse qu'el-

le soit, elle ne m'empêchera pourtant pas d'avoir l'honneur d'écrire à *V. A. R.*, & j'espère bien au contraire l'oublier tout à fait pour quelques heures, en jouissant de ce plaisir.

J'ai enfin reçu réponse de mon Libraire *) qui paroît fort disposé à arranger la souscription de la vie du *Prince Eugène*; mais il me propose d'érêchef certaines conditions relativement aux souscripteurs, quoique je me sois déjà expliqué très expressément à ce sujet, n'en voulant du tout point entendre parler. Ce sont-là des inconvéniens ordinaires quand on négocie à trois cents milles. Mais j'ai répondu, & me suis assez bien énoncé cette fois, pour pouvoir espérer qu'il n'y aura plus de pareilles accroches.

Tous ces détails n'ont pas laissé de me causer du chagrin, & m'ont fait réfléchir que je

*) On n'avertira plus, à l'avenir, que ce *libraire* désigne d'abord le Banquier de Vienne, & ensuite le *prêteur* de Pétersbourg.

pourrois peut-être encore mieux trouver mon affaire ici, où il y a une très belle & très bonne Imprimerie. Car outre que je serois à portée de diriger la chose, je n'aurois à faire qu'à un particulier, qui est très en état de mener à bout cette entreprise, pourvû qu'il ait quelque certitude d'y trouver son compte. Au lieu qu'ailleurs les Imprimeurs sont obligés de se pourvoir de sûretés, & de se faire autoriser. Cette idée que j'ai bien ruminée, & considérée de tous les côtés, m'a paru satisfaire à tout, & pour peu que *V. A. R.* l'approuve, je me mettrai à la réaliser.

Je me flatte, *MONSEIGNEUR*, que *VOUS* voudrez bien *VOUS* en remettre en moi, tant pour l'accord des conditions, que pour l'arrangement des estampes & des vignettes; devant *VOUS* persuader, par la connoissance que *VOUS* avez de mon zèle, que je ne négligerai absolument rien pour que tout réussisse au mieux.

Si *V. A. R.* dans sa charmante & paisible retraite, est curieuse d'apprendre les nouvelles qui nous intéressent ici, je *LUI* dirai que les Puissances belligérantes *) ont nommé des Plénipotentiaires qui vont commencer les Négociations de la Paix, qui se conclura, à ce que l'on espère, avant l'ouverture de la campagne.

Le nouveau *Kan* l'a cependant déjà ouverte de son côté en entrant dans l'*Ukraine* avec cent mille hommes. Mais le Feld-Maréchal *Comte de Munich* les a repoussés avec grande perte en les faisant repasser le *Nieper*. On regrette beaucoup ici le brave Général *Lesli* qui a été tué à cette action.

Mon Dieu, qu'on a peur d'être oublié quand on est si loin! Grand Prince! *VOUS* qui ressemblez si peu au Vulgaire de ceux

*) Les Russes, les Turcs, & l'Empereur Charles VI. Ce dernier ne s'étoit armé contre les Turcs, que parce qu'il étoit obligé en vertu d'un Traité fait avec l'Impératrice Anne *Iwanowna*, de lui prêter secours contre ceux-ci.

qui portent ce nom, n'allez pas leur ressembler par cet endroit! Mais que dis-je? o pardon! la crainte trouble mes sens, & me fait oublier que je parle à la constance même. Agréez, *MONSEIGNEUR*, les assurances du plus respectueux attachement, & de la plus tendre vénération qui fut jamais, &c.

Sans date.

Lettre XLVIII. (Nro. 4.)

Mon cher Diaphane.

J'ai bien cru que cet air rarifié de Russie seroit pernicieux à Votre santé. Vous en éprouvez les effets. Dieu veuille qu'ils ne passent pas les bornes de fluxions! Malgré Vos incommodités Vous pensez à moi, Vous travaillez à m'obliger, Vous voulez absolument être l'homme le plus aimable, & qui en même tems m'est le plus utile.

Il y a un double plaisir à être reconnoissant quand nous devons notre gratitude à des personnes qui, sans nous obliger, ont déjà enlevé toute notre estime, & qui ne font en nous servant qu'avérer la bonne opinion que nous avons déjà de leur personne.

Je suis dans ce cas; Vous m'y mettez, mon cher *Diaphane*, c'est à Vous de satisfaire aussi généreusement aux devoirs de l'amitié que Vous Vous l'êtes proposé, en attendant qu'un jour je remplisse à mon tour & les devoirs de l'amitié, & ceux de la reconnaissance.

Puisque Vous voulez bien être mon commissionnaire en Russie, ayez la bonté de me faire avoir l'édition nouvelle de la Vie du *Prince Eugène* qu'on imprime là-bas; ce sera plus court, l'arrangement de l'envoi sera plus aisé, l'accord avec le libraire plus sûr, & j'y trouverai beaucoup mieux mon compte qu'avec ces libraires de Vienne, qui im-

priment lentement , qui ne font point crédit à ceux qui fouscrivent , & qui en un mot ne me conviennent point.

On me demande douze exemplaires de ce livre *). Ceux qui les ont commandés me perfécotent tous les jours pour les avoir , comme fi j'avois une imprimerie dans ma maifon , & que je fuſſe en état de les ſatisfaire à mon gré. J'apprendrai à faire des antiques , à me jeter dans le métier de ceux qui font des médailles *modernes* , pour me tirer d'embarras. Enfin onze ou douze perſonnes font entêtées de la Vie du *Prince Eugène* , ils la veulent avoir à quelque prix que ce ſoit ; jugez de ma ſituation ; je me voue à tous les Saints , & ſans Vous je ferois très mal logé. Faites donc je Vous prie l'accord avec le libraire ; je Vous donne plein pouvoir ; mes intérêts ne peuvent être mis en de meilleures mains que les Vôtres. Votre

*) Douze mille écus.

prudence, & *Wolff* me répondent du succès de tout ce que Vous entreprenez.

Après cela pouvez Vous me soupçonner, mon cher *Diaphane*, de Vous oublier ? Ou Vous me connoissez bien mal pour me croire si changeant, ou Vous m'avez oublié Vous même, pour me juger capable d'une inconstance & d'une légèreté impardonnables à *l'homme animal*, & dont je ne ferai jamais coupable.

Le *Kan des Tartares* est si éloigné de nous qu'il me semble quasi que c'est un habitant de la Lune. *Mr. de Munich* méritera le nom d'*Asiatique*, *l'Impératrice* celui d'une grande Princeſſe, & Vous celui de véritable ami. Je préfère ce dernier à tous les autres. La bravoure & le génie forment le grand Capitaine ; l'esprit & une vaste conception une grande Princeſſe, mais le cœur seul fait l'ami. Cher *Phénix* de ce siècle ! faites revivre les tems sacrés d'*Oreste* & de *Pylade*, du bon *Pirithous*,

ritious, du tendre *Nifus*, & du sage *Achate*!
 Que les hommes voient de nos jours les heu-
 reux effets d'une amitié réciproque! J'y con-
 courrai de mon côté; Vous n'en douterez
 plus! Vous en ferez persuadé! Et quand mê-
 me je ne Vous répéteroie pas les sentimens
 que j'ai pour Vous, Vous n'en croiriez pas
 moins que je suis avec autant d'estime que
 d'amitié,

Mon très cher Diaphane,

Votre très fidèlement
 affectionné ami,

Frédéric.

Pétersbourg le 16e. Avril 1737.

Lettre XLIX. (No. 5.)

Monseigneur.

Je viens de recevoir la gracieuse lettre dont *V. A. R.* m'a honoré le 23 du mois passé, No. 3. La part qu'*ELLE* a daigné prendre aux dangers que j'ai courus, aux fatigues que j'ai essuyées, m'a touché jusqu'au fond du cœur. Bien que je vive assez tranquille aujourd'hui, & assez bien portant, *ELLE* ne laisseroit pas, j'en suis persuadé, de me plaindre, si *ELLE* pouvoit me voir ici au plus fort de l'hiver encore, dans le milieu du mois d'Avril; la *Néva* gelée, la campagne couverte de neige, sans l'espérance même de voir dans un mois d'ici ni eau, ni terre. Heureusement pour moi que la description de l'air que *V. A. R.* respire a fait glisser dans mes veines une douce chaleur qui me soutient,



& me met en état de braver tous les frimas. Cependant elle m'a aussi vivement fait sentir tout ce que j'ai perdu ; & que ne perd-on pas quand on s'éloigne de *V. A. R.* ! La seule consolation que je puisse goûter dans l'éloignement où je me trouve d'*ELLE*, est celle que je trouve dans les assurances qu'il *LUI* plaît de me donner encore de la confiance de *SES* bonnes grâces.

La douceur de la vie que mène *V. A. R.* dans *SA* charmante retraite, contribue beaucoup à la tranquillité de la mienne ; mais elle ne me rendra parfaitement heureux que quand j'aurai le bonheur d'en être témoin. C'est à cet égard que la connoissance figurée ne vaudra jamais l'intuitive, n'en déplaise au grand *Wolff* que j'ai été obligé de négliger un peu, mais que je ne perdrai jamais de vue.

V. A. R. a donc communiqué ma traduction de la Métaphysique : l'approbation que

d'autres y donnent ne fauroit flatter le traducteur, puis qu'il avoit déjà celle de *V. A. R.* qui lui tient lieu de toutes les autres; & il abandonne volontiers son ouvrage, pourvû, *MONSEIGNEUR*, que *VOUS* n'abandonniez jamais l'Auteur.

Je compte dans peu faire retentir le bienheureux & tranquille séjour que la présence du Prince le plus accompli rend si fortuné & si désirable, de la bruyante nouvelle de la prise d'*Oczakow* vers l'embouchure du *Nieper*. Le Feld-Maréchal *Lessi* marche déjà vers la Crimée, & le Feld-Maréchal *Comte de Munich* va se mettre en mouvement avec le gros de l'armée pour s'approcher du *Danube*.

Je ne m'étonne pas que j'oublie mes infortunes quand j'ai le bonheur d'entretenir *V. A. R.* J'allois effectivement finir cette lettre sans *LUI* faire la relation d'un malheur qui m'est arrivé, & qui a menacé ma

vie. Je loge dans une maison que le B. de *Mardfeld* a quittée pour prendre celle qu'avoit le Comte de *Linar*. Il m'avoit assuré qu'il avoit pourvû à tout contre le feu; mais malheureusement on avoit oublié une cheminée dont il ne se feroit guères; le feu y a pris samedi passé, & avoit déjà gagné la chambre au dessus de la mienne avant qu'on s'en aperçut. Si c'eût été de nuit, je devenois assurément la proie des flammes, & ma maison, avec toutes les voisines, & même le magnifique Palais Impérial qui n'en est pas fort éloigné, auroient facilement pu être réduites en cendre. Mais comme c'étoit en plein jour, on y a promptement porté secours, & le feu fut éteint en moins d'un quart d'heure. J'en ai été quitte pour la peur, & quelques meubles qui ont été endommagés.

Si je remercie le Ciel de m'avoir conservé la vie, ce n'est qu'autant qu'il lui a plu par cette grâce de me laisser l'espérance de la

consacrer un jour au service du plus digne & du plus aimable Prince; ce n'est qu'autant qu'il veut bien m'en réserver la félicité dans ses décrets éternels. Après une telle assurance, que pourroit-il, *MONSEIGNEUR*, me rester à *VOUS* dire des sentimens inaltérables de tendresse & de vénération avec lesquels je ferai jusqu'à mon dernier soupir, &c.

Remarque. Les lettres que *Mr. de Subm* écrivoit de *Pétersbourg* au *P. R.* étant pour la plupart très longues & très diffuses à cause des explications dans lesquelles il étoit obligé d'entrer sur différens sujets, on a cru devoir retrancher les détails les moins intéressans, & même supprimer différentes lettres tout entières qui ne paroissent pas mériter ici une place. On a aussi trouvé dans la confrontation des lettres, qu'il en manquoit par-ci, par-là, quelques-unes de *Mr.*

de *Subm.* Le Lecteur fera donc à quoi s'en tenir lorsqu'il rencontrera dans les lettres du *P. R.* des passages relatifs à certaines circonstances dont il n'est pas fait mention dans celles de *Mr. de Subm.* Comme l'on a eu grand soin de ne rien omettre d'essentiel, les suppressions par lesquelles on a cru rendre un service au Lecteur sont toutes à l'avantage de cette correspondance. Pour ce qui est des lettres du *P. R.* on les a toutes conservées avec le plus grand scrupule, absolument telles qu'elles étoient par rapport au contenu.

à *Rupin* ce 16e. de *Mai* 1737.

Lettre L. (Nro. 5.)

Mon cher Diaphane,

Je suis bien heureux de n'être informé qu'à-près coup des dangers qui Vous menaçoient. Qui pourroit croire qu'une maison pût bru-

ler dans un pays où l'on seroit plutôt porté à croire que tout périroit de froid? Je rends grâces à Dieu, mon cher *Diaphane*, de Vous avoir sauvé de ce péril; puisse-t-il être le dernier que Vous ayez à courir de Votre vie.

Ne croyez pas que je me plaise à la fiction quand je Vous mande qu'au mois de Février & de Mars il a fait beau tems ici. Cela est fort vrai, car nous n'avons point eu d'hiver cette année, point de neige qui ait duré plus d'un jour, & par conséquent les glacières sont très mal remplies. Le Capitaine de *Knobelsdorf* *) qui vient d'*Italie* parle bien encore sur un autre ton de ce pays. Il dit qu'il a cherché l'ombre au mois de Janvier sous des lauriers & des peupliers. Je Vous plains de tout mon cœur d'être dans un pays

*) C'est le grand architecte, auquel nous devons la belle Salle d'Opéra, & d'autres édifices superbes, élevés sous le Regne de Frédéric II.

si contraire à Votre fanté. Je l'ai prévu, & j'en crains les funestes suites. Ce que Vous m'écrivez de l'Imprimerie de Pétersbourg me plaît beaucoup; je Vous remets tout le soin de ma bibliothèque. Je saurai garder un silence nécessaire & requis; Vous pouvez bien croire que mon propre intérêt m'y oblige, puisqu'on confisque les livres de contrebande. Ne pourriez-Vous pas envoyer mes livres par *Stetin*, où *Rovedel* me les pourroit faire tenir; je crois qu'on n'y risqueroit rien. Je m'en rapporte à ce que je Vous ai marqué dans ma dernière, où Vous verrez que je Vous détaille toutes les raisons de ceux qui me pressent pour que je leur prête des livres.

Nous tirons ici depuis quelque tems plus de poudre que je crois qu'on n'en a tiré à la prise d'*Oczakow*. *Remusberg* est abandonné depuis quelque tems, à mon grand regret. Quand les revues feront passées, je m'y recoignerai de nouveau. Vous me manquez mille fois,

mon cher *Diaphane*, il me semble que chaque lieue nous sépare d'autant d'années, tant Vous me paroissez éloigné. Que le Ciel veuille donc nous approcher bientôt, & me donner la consolation de Vous revoir! Je le désire bien ardemment, étant avec une très sincère & parfaite estime,

Mon cher Diaphane,

Votre très fidèlement
affectionné ami,

Frédéric.

P. S.

On vient de m'annoncer qu'un Capitaine de *Wartenberg* au service de *Russie* étoit arrivé. Je l'ai fait quérir d'abord pour lui demander de Vos nouvelles. Il semble voir arriver un homme de l'autre monde.

ce 16e. de Mai 1737.

Lettre LI. (Nro. 6.)*Mon cher Diaphane.*

Voici la seconde lettre que je Vous écris aujourd'hui : ayant trouvé l'occasion bonne, je me ferois reproché de l'avoir négligée.

Le Capitaine *Wartenberg* m'a dit beaucoup de particularités de *Pétersbourg*, mais rien ne m'a touché le cœur de toutes les belles choses qu'il vante de cette Cour. Il n'y a que Vous, mon cher *Diaphane*, qui m'intéressiez en *Russie*, & sans Vous tout ce pays m'est le plus indifférent du monde.

Comme je crois cette voie sûre, je ne hazarde rien à Vous dire que je suis pressé de tous côtés par mes créanciers. Ayez la bonté de me tirer d'affaire, sans quoi je ferai du très mauvais coton. Je garderai sans faute un secret inviolable ; Vous pouvez

bien le croire d'autant plus, que mon propre intérêt m'y oblige. J'aurai toute l'obligation imaginable au généreux Inconnu qui me tirera d'affaire ; c'est Vous en dire assez.

Nos nouvelles ne sont ni assez importantes, ni assez curieuses pour Vous être communiqués de si loin. Je finis en Vous assurant que je suis avec une véritable & sincère estime,

Mon cher Diaphane,

Votre très fidèlement affectionné ami,
Frédéric.

Pétersbourg le 28e. Mai 1737.

Lettre LII. (Nro. 6.)

Monseigneur.

J'ai reçu avec une joie inexprimable l'adorable marque du souvenir que *V. A. R.* a bien voulu me donner par sa gracieuse lettre Nro. 4. J'attendois pour y répondre

le départ d'un courier, désirant *LUI* envoyer par cette occasion les mémoires ci-joints de l'Académie, en trois volumes reliés à l'Angloise *). Ce fera, *MONSEIGNEUR*, s'il *VOUS* plait, en attendant que je puisse *VOUS* envoyer l'autre ouvrage dont je presse autant que possible l'édition.

Le départ du Courier me surprend, ainsi je ferai obligé d'être laconique.

J'ose espérer que *V. A. R.* ne s'offensera point de la liberté que je prends de *LA* prier de vouloir bien dans *SA* réponse à celle-ci faire un petit Postscript allemand dans lequel *ELLE* me félicite en termes gracieux d'avoir trouvé ici un digne & véritable ami, & fasse briller sur ce sujet une étincelle du feu qui anime *SES* beaux & nobles sentimens. Je ne puis, par prudence, m'expliquer aujourd'hui plus clairement; tout ce qu'il m'est permis de *VOUS* dire, c'est que

*) Trois mille écus.



cet ami mérite parfaitement la bonne opinion que *VOUS* pouvez avoir de lui , & que j'espère le disposer peut-être au premier jour à *VOUS* rendre le service en question *). *VOUS* comprenez du reste que mon intention est de montrer ce postscriptum.

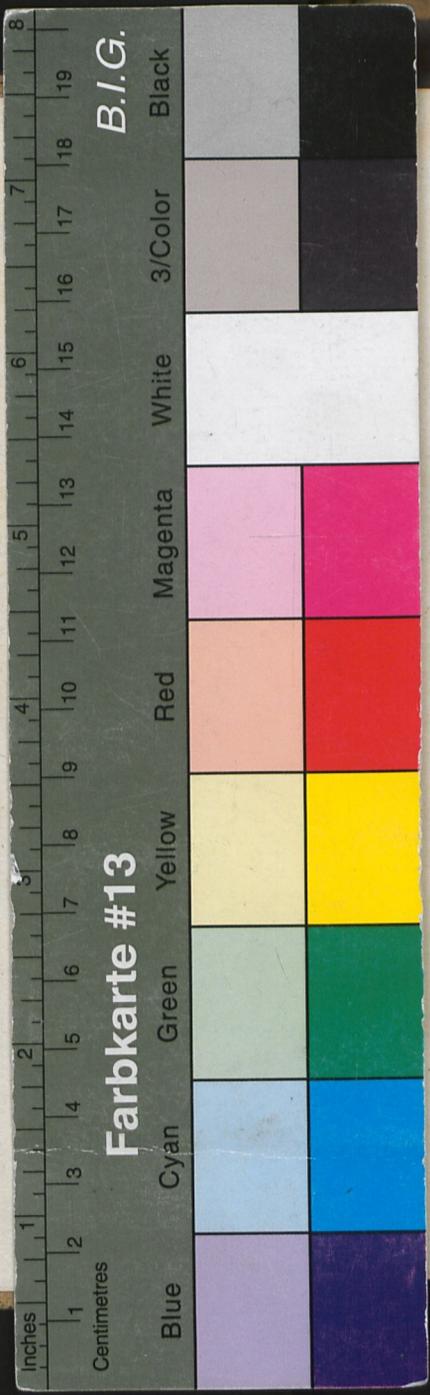
Ne sachant comment *VOUS* exprimer à la hâte tous les sentimens, dont mon cœur est pénétré en s'occupant à *VOUS* servir, je ne puis mieux faire que de me jeter aux pieds de *V. A. R.*, en *LA* suppliant de ne jamais oublier , & d'aimer toujours le fidelle serviteur, qui ne vit & ne veut vivre que pour *ELLE*, &c.

*) Le service dont il s'agit ici, est, comme les lettres précédentes l'infinuent assez, & comme la suite de la correspondance le fait encore mieux connoître, le prêt d'une somme d'argent assez considérable dont il avoit déjà été question entre le *P. R.* & *Mr. de Subm*, dans un entretien qu'ils avoient eu ensemble avant le départ de ce dernier pour la Russie.

Fin du Tome premier.







CORRESPONDANCE
FAMILIERE ET AMICALE
DE
FRÉDÉRIC SECOND
ROI DE PRUSSE

AVEC
U. F. DE SUHM

*Conseiller intime de l'Electeur de Saxe, & son Envoyé extraordi-
naire aux Cours de Berlin & de Pétersbourg.*

TOME PREMIER.

Avec Privilèges de S. M. l'Empereur, de S. M. le Roi de Prusse,
& de S. A. S. Mgr. l'Electeur de Saxe.

À BASLE & LEIPZIG,
chez G. J. DECKER & FRÉDÉRIC VIEWEG l'aîné.

1787.